

# JOURNAL

DES

# DEMOISELLES

## LES ROSES

**V**ous aimez les roses, mademoiselle, & leur payez ce juste tribut d'admiration que, depuis la plus haute antiquité, l'on accorde à cette fleur sans égale.

La rose est en effet si belle, son éclat si doux, son parfum si suave, qu'on en a fait l'emblème de la jeunesse & de la beauté, & que, d'un commun accord, on lui a décerné le sceptre du riant empire des fleurs. Cette belle reine a le rare privilège de régner depuis des siècles sans avoir jamais été détrônée.

Aucune plante, même parmi les plus utiles, n'a été aussi célébrée que le rosier par les auteurs anciens & modernes. Depuis Anacréon et Sapho, la rose a inspiré tous les poètes; & il n'est pas d'écolier rimailleur qui, au sortir de rhétorique, n'ait chanté la *rose, à peine éclore*, ou le *teint de lis & de roses*.

Les anciens n'avaient cru pouvoir faire moins que de lui attribuer une origine divine : un jour, Vénus jouant imprudemment avec les flèches de son fils, piqua son doigt rose; une gouttelette de sang tomba sur la terre, & la rose en naquit.

Théocrite nous apprend que les roses mariées au serpolet étaient dédiées aux Muses; Columelle nous montre les roses dans les fêtes sacrées : « Que les jeunes filles, dit-il, les joues couvertes de l'in-

carnat ingénu de la pudeur, offrent des roses en hommage aux dieux. »

Les poètes de l'antiquité se couronnaient de roses & l'on en couvrait les tables du festin. Néron aimait tant les roses, qu'il en faisait infuser dans son vin, & lorsque ce gracieux souverain honorait de sa présence la table de quelque Romain illustre, l'amphitryon était obligé, pour se conformer à la coutume royale, de faire jaillir de l'eau de rose de toutes ses fontaines. En même temps que le liquide embaumé s'élançait en jets limpides, le sol, les coussins sur lesquels s'étendaient les convives & jusqu'à la table du festin étaient jonchés de feuilles de roses. Les invités eux-mêmes en étaient couronnés.

Mais si la rose a joué un rôle dans les orgies romaines, elle a été purifiée par l'Eglise, qui en a introduit l'usage dans ses plus augustes cérémonies. Nous retrouvons les roses dans cette jolie fête de la Rosière, instituée à Salency par saint Médard, évêque de Noyon, au temps de Clotaire.

Le prix que décernait au poète vainqueur la belle Clémence Isaure, fondatrice de l'Académie des jeux floraux, était une rose d'or.

Mais je n'en finirais pas si je devais vous répéter tout ce que l'on a dit sur les roses. Ce serait la *Baillée des Roses*, coutume du moyen âge, où les plus puissants seigneurs du royaume venaient,



chaque année, offrir des roses au Parlement: puis l'histoire de la guerre des deux Roses: Rose rouge d' Lancastre & Rose blanche d'York; la fête des Roses dans l'Inde & dans la Perse, & que sais-je encore!

Quelques auteurs ont assigné à la reine des fleurs l'Orient pour patrie. — « L'Orient, berceau des premiers hommes, dit Boitard, est sa patrie, & les coreaux fleuris sur lesquels s'appuie la chaîne sourcilieuse du Caucase se sont parés les premiers de ce charmant arbuste. Mais cette opinion n'est fondée sur aucune preuve; loin de là, la spontanéité de la rose dans tous les climats prouve le contraire.

La nature, qui a semé d'une main prodigue les végétaux utiles à l'homme, sur tous les points du globe, n'a pas mis moins de soins à y répandre ceux qui, par l'éclat ou le parfum de leurs fleurs, peuvent charmer ses sens; & parmi celles-ci, la rose semble avoir été l'objet de sa prédilection particulière, car elle croît partout, elle fleurit sous tous les climats & dans tous les terrains. On pourrait dire qu'il n'est pas de pays qui ne possède des roses. Sur les rives brûlantes du golfe de Bengale, près des sables arides du Sahara, il croît des roses, & l'on en retrouve jusque sur les bords glacés de la baie d'Hudson & dans les plaines neigeuses de la Laponie.

Pendant les quelques semaines d'été qui fondent les glaces du Labrador, fleurissent la pâle rose d'Hudson & la petite rose rouge à feuille de frêne, dont les Esquimaux aiment à orner leur chevelure. Plus au sud, l'Amérique du Nord possède de nombreuses espèces de rosiers à fleurs roses ou blanches, grandes ou petites, doubles ou simples. Jusque sur les pics élevés du *Cerro ventoso*, croît la rose de Montezuma, à la corolle rouge pâle & odorante. Vous connaissez le mot de l'infortuné monarque mexicain, qui, chargé de fers & couché sur des charbons ardents par d'avidés & féroces conquérants, pour lui arracher l'aveu du lieu où il cachait ses trésors, disait à son favori qui jetait des cris de douleur: « Et moi, suis-je sur un lit de roses? »

La brûlante Afrique possède aussi des roses. En Égypte croît le rosier des haies, si commun dans toute l'Europe; & dans la Barbarie & le Maroc, le rosier musqué étale ses touffes de fleurs blanches exhalant une légère odeur de muse.

Du nord au midi, l'Europe est couverte de roses; mais de toutes les parties du monde, la plus riche en rosiers est l'Asie, qui, à elle seule, possède autant d'espèces que tout le reste de la terre, depuis le rosier à grandes fleurs de la Sibérie, dont la corolle affecte les formes élégantes d'une coupe antique, ou la rose pâle du Kamtschatka, jusqu'au rosier à mille fleurs des rives brûlantes du golfe de Bengale, sous les touffes épaisses duquel se cachent parfois le tigre & le crocodile pour attendre leur proie. Dans les jardins de Kandahar, de Samarkand & d'Ispahan, les

Persans cultivent le rosier en arbre, & les Chinois donnent la préférence au rosier nain, petite miniature dont la tige, haute à peine de dix à douze centimètres, se couvre de petites roses couleur de corail. À côté de ce dernier s'élève le rosier multiflore, dont les rameaux flexibles, couverts de petites roses pâles, atteignent cinq mètres de hauteur.

On connaît aujourd'hui plus de cent cinquante espèces de rosiers; quant aux variétés obtenues dans nos jardins par la culture, elles sont tellement nombreuses, que le chiffre s'en élève à plusieurs milliers. Mais ne craignez rien, je n'ai pas l'intention de vous en donner la liste; encore moins celle d'entrer dans les détails de la culture des rosiers. On trouve ces choses savantes dans des livres spéciaux.

Toutefois, la rose n'appartient pas exclusivement au domaine des poètes & des fleuristes; cette reine des jardins ne perd pas son diadème dans le monde des parfums, & peut-être ne vous déplaira-t-il pas, mademoiselle, que je vous dise quelques mots sur le rôle important qu'elle joue dans les préparations cosmétiques & les essences. À ce point de vue, la rose ne saurait être indifférente aux femmes, à moins que, comme Anne d'Autriche, elles ne soient malheureusement pourvues d'une de ces organisations malades qui changent en poison les plus doux présents de la nature.

J'ai connu une dame qui prétendait avoir avec cette reine infortunée ce point de ressemblance qu'elle ne pouvait supporter l'odeur d'une rose. Un sceptique peu galant se présenta un jour, avec une rose à la boutonnière, devant la dame, qui s'évanouit tout simplement à la vue de la fleur. Mais, vérification faite, il se trouva que la rose était en papier. Grétry, dit-on, ne pouvait non plus supporter l'odeur d'une rose, & l'on sait que l'infortunée princesse de Lamballe avait horreur de la violette.

L'Orient est surtout fertile en roses, c'est de là que nous est venu l'art d'extraire leur délicieux parfum. L'essence de cachemire est encore aujourd'hui regardée comme la première de toutes; c'est qu'en effet, dans ce pays de roses, ces fleurs sont douées d'une beauté & d'un parfum supérieurs.

Un révérend père jésuite, qui a écrit l'histoire du Mogol, raconte ainsi la découverte de l'essence de roses:

« La princesse Nourmahal devant recevoir le grand Mogol à sa cour, fit remplir d'eau de roses un canal qui traversait ses jardins, afin de s'y promener en bateau avec son noble hôte. La chaleur du soleil ayant dégagé de l'eau de roses l'huile essentielle qu'elle contient, on vit cette dernière substance flotter comme une mousse à la surface du canal, & l'ayant recueillie, on trouva que son parfum surpassait ce que l'on connaissait de plus exquis. »

Aujourd'hui on fabrique cette essence en fai-



sant bouillir dans une chaudière parties égales de roses & d'eau, & l'on extrait ensuite, à l'alambic l'essence de cette eau de roses. Dans le midi de la France, l'essence obtenue des roses de Provence a un bouquet caractéristique, provenant, dit-on, de ce que les abeilles transportent dans les roses le pollen des fleurs d'orangers, qui abondent en cette contrée. L'essence de roses de Constantinople se paie jusqu'à 1,200 francs le kilogramme ; celle de Grasse, beaucoup moins estimée, coûte de 6 à 800 francs le kilogramme.

C'est par l'addition de l'essence de roses qu'on obtient ces délicieux cosmétiques & ces suaves parfums qui tiennent le premier rang dans l'art de la parfumerie & que ne sauraient détrôner le musc & le patchouli. Le célèbre médecin de Pergame Galien, ne dédaignait pas cet art, & c'est à lui que l'on doit le *cold-cream* à la rose, qui, malgré son nom anglais, jouissait d'une haute réputation parmi les élégantes d'Athènes, il y a quelque dix-sept cents ans.

Le lait de roses, simple émulsion d'huile d'amandes douces dans de l'eau de roses, est sans contredit le meilleur cosmétique à employer pour rendre à la peau sa fraîcheur, pour corriger l'influence mauvaise de la vie fatigante des villes, & pour donner au teint l'éclat de la santé.

En Angleterre, où les femmes ont de si beaux cheveux, on emploie une eau astringente de roses & de romarin d'un bouquet délicieux. Sans parler de la pommade à la rose pour les lèvres, du *lard* de roses & des extraits de rose pour le mouchoir, qui sont le *nec plus ultra* de l'art du parfumeur.

La rose est non-seulement recherchée pour son arôme suave, mais aussi pour ses qualités bienfaisantes. Homère, dans l'*Iliade*, vante l'huile de roses comme donnant de la souplesse aux membres & réparant les forces. Anacréon, le chantre de la Rose, dit en détaillant ses vertus :

La rose sait guérir plus d'une maladie,  
Elle embaume les morts, elle résiste au temps,  
Elle ne vieillit pas, & sa feuille jaunie  
Conserve en son hiver l'odeur de son printemps.

Les anciens attribuaient à la rose toutes sortes de vertus merveilleuses ; aujourd'hui, on ne lui accorde plus guère que des propriétés astringentes.

Donc, vous aimez les roses, mademoiselle, & prodiguez tous vos soins à celles qui ornent votre jardin, &, reconnaissantes, elles vous le rendent en fleurs éclatantes & en parfums exquis.

Malheureusement vous n'êtes pas seule à les aimer ; une foule de petits êtres partagent votre goût pour ces belles plantes ; seulement leur goût est purement gastronomique ; ils aiment les roses comme le loup aime les moutons, comme le renard aime les poules, & les rongent à belles dents.

Un beau jour vous avez vu ces rosiers aimés

envahis par une vile multitude, &, bien que vous soyez d'avis qu'il faut que tout le monde vive, vous ne voulez pas cependant que ce soit à vos dépens. Vous avez donc résolu de débarrasser vos rosiers de cette tourbe parasite. Mais quel moyen employer ? Croyez-vous être la plus forte contre tout ce peuple de Lilliputiens ? Ils sont petits et faibles, pris chacun en particulier, mais ils sont forts par le nombre, par l'audace, par l'opiniâtreté ; ils sont d'autant plus redoutables, que par leur exigüité ou par leurs ruses ils échappent souvent à vos investigations. Il n'est pas une plante, même des plus vénéneuses, qui ne serve de pâture à plusieurs espèces d'insectes : le rosier à lui seul en nourrit plus de vingt. Voyons donc quels ils sont, & étudions un peu leurs mœurs, pour découvrir les moyens de nous en débarrasser.

Les plus nombreux & les plus tenaces sont les pucerons, petits êtres d'un vert clair, à corps ovale, gonflé comme une petite outre & porté sur six longues pattes grêles. Quelques-uns seulement ont des ailes transparentes, le plus grand nombre en est privé ; mais tous portent à l'extrémité du corps deux petites cornes ou plutôt deux tuyaux par où s'écoule de temps en temps une gouttelette d'un liquide sucré. Ils sont là réunis par milliers tout autour des jeunes tiges & du pédoncule des fleurs, & serrent les uns contre les autres comme les moutons dans la plaine un jour d'orage. Aucun ne bouge, tous ont leur petit bec pointu enfoncé dans l'épiderme de la tige, suçant à l'envi & se gorgeant des sucs du rosier. Remarquez que ceux qui occupent les premiers rangs, c'est-à-dire le haut de la branche, sont les plus gros, & que les autres sont de plus en plus petits.

Fixez un instant votre attention sur les plus gros, vous en verrez sortir à la file quinze à vingt petits semblables à leur mère, à la taille près. — Cette bonne mère Gigogne, sans même se retourner pour voir ses enfants, continue à sucer sa branche, & les petits, sans s'inquiéter autrement de leur mère, passent sur le dos des autres pucerons pour aller à leur tour enfoncer leur petit bec dans la peau du rosier. Pour eux, tout est là ; ils sucent, ils sucent, ils sucent, & se gorgent de séve. Cette succion continuelle épuise les jeunes branches & les atrophie, elle fait crispier les feuilles & nuit considérablement à la floraison.

Quinze jours à peine après leur naissance, les jeunes pucerons pondent à leur tour des petits vivants, & comme chaque puceron produit en moyenne, de mai à septembre, une centaine de petits, on peut facilement imaginer l'innombrable quantité de pucerons auxquels une seule mère peut donner naissance en une saison. Il y a douze générations de pucerons par an, ce qui donnerait déjà à la sixième génération, c'est-à-dire au bout de trois mois à peine, dix milliards de pucerons ! Vous comprenez qu'avec une pareille fécondité, il ne resterait bientôt plus de rosiers ni d'autres plantes sur la terre entière, si la Providence n'y



avait mis bon ordre en leur suscitant une foule d'ennemis.

Tenez, voyez là, au milieu du troupeau, ce ver grisâtre, piqué de points jaunes, il saisit les pucerons un à un entre ses mâchoires, les suce, puis rejette la peau vide & sèche. Il y met autant d'acharnement que les pucerons en mettent à sucer le rosier. C'est un terrible travailleur. Ce ver se transformera plus tard en un de ces jolis petits insectes à carapace hémisphérique d'un rouge brillant parsemée de points noirs, que les enfants nomment des *bêtes à bon Dieu*.

Un peu plus bas, cet autre ver de couleur brune à raies jaunes est encore un mangeur de pucerons, & des plus voraces, car il en dévore au moins deux ou trois par minute. Il en fait une effroyable boucherie, sans que ces stupides bestioles fassent un mouvement pour échapper au sort qui les menace. Ce ver se transformera plus tard en une jolie mouche verte, au corps élancé, muni de quatre ailes de fine gaze & qui a des yeux d'or. Ce sont là d'utiles auxiliaires qu'il ne faut pas détruire; car ce sont eux que la nature a chargés de maintenir la race des pucerons dans de justes limites.

Mais vous trouvez que ceux-là ne vont pas encore assez vite à votre gré, & vous désirez un moyen plus radical. Le plus sûr et le plus expéditif est l'écrasement à la main, & s'il vous répugne de vous salir les doigts de cette purée vivante, mettez des gants. Ne laissez pas échapper surtout les quelques individus ailés, car ils ont pour mission d'aller fonder de nouvelles colonies sur d'autres rosiers. Des lavages au moyen d'une décoction de feuilles de buis ou de noyer, de tabac ou d'aloès, ont aussi de bons effets; la benzine et l'huile de pétrole les tuent sur-le-champ, mais sont d'un emploi désagréable. Quant à la fumée de tabac employée par beaucoup de jardiniers, l'usage en est excellent dans les serres ou sous-châssis; mais complètement inefficace en plein air. Vous vous déclarez donc pour l'écrasement, & vous emportez sur une feuille les derniers occupants, comme Hercule emporta dans sa peau de lion les Mirmidons vaincus, et voilà vos rosiers débarrassés de pucerons, jusqu'à ce que quelque femelle ailée y vienne déposer de nouvelles familles. Mais combien d'autres encore attaquent le pauvre arbuste!

Voici un magnifique rosier dont les feuilles sont disséquées à ce point qu'il ne reste que les nervures; ce sont de véritables squelettes. — Qui a fait cela? — Cherchez et vous trouverez. — En observant toutefois que, en général, c'est le matin ou le soir que les insectes se livrent à leur œuvre de destruction. En plein midi, ils font la sieste et fuient les ardeurs du soleil. Donc, si vers sept ou huit heures du matin vous visitez votre rosier, vous verrez à l'œuvre vos disséquateurs de feuilles. Ce sont de petites chenilles jaunes, parsemées de points noirs; non pas de vraies chenilles, car elles ne se transforment pas en papillons, mais des larves qui ont la forme de chenilles, & produisent

une mouche jaune à quatre ailes, avec la tête & le dos noirs. Cette mouche voltige le matin et le soir autour des rosiers, non qu'ils lui offrent une nourriture de son goût, mais parce que son instinct infailible lui enseigne que c'est sur les rosiers que doivent vivre ses petits. La mouche se promène donc sur les branches du rosier qu'elle a choisi, & lorsqu'elle a trouvé un emplacement convenable, elle fait sortir de son ventre une petite scie & se met à l'œuvre. En moins d'une minute elle a percé dans l'écorce du rosier un petit trou dans lequel elle dépose un œuf. La *tenthrede du rosier*, c'est le nom que lui donnent les naturalistes, recommence ce manège douze à quinze fois sur la même branche, puis passe sur une autre pour continuer sa ponte. Au bout de huit à dix jours, les œufs éclosent, & les petites larves qui en sortent se répandent sur les feuilles, qu'elles rongent à belles dents. Les oiseaux & les guêpes en détruisent beaucoup, mais pas assez au gré des amateurs de rosiers. Il faut, dès le mois de mai, tuer les mouches qui sont lourdes et faciles à saisir.

Les papillons ne font par eux-mêmes aucun mal aux plantes; ils voltigent autour des fleurs, dont ils sucent la liqueur miellée à l'aide de leur trompe. Ils sont aussi innocents que beaux. Mais il n'en est pas de même des chenilles, qui, comme vous le savez, donnent naissance au papillon. Celles-ci sont aussi nuisibles que laides, & sont les ennemies acharnées du pauvre horticulteur. L'un procède de l'autre, & c'est là tout le mystère des amours du papillon et de la rose, chantées par le poète persan Saadi. Le papillon qui se pose sur une rose n'y vient le plus souvent que pour y déposer des œufs, d'où sortiront des chenilles qui mangeront le rosier.

En voici une d'une tournure assez originale. Elle est longue d'environ quatre centimètres. La couleur du fond de sa robe est un gris bleuâtre pâle, relevée sur les côtés par une rangée de tubercules rouges hérissés de petites aigrettes de poils. La tête porte en outre, de chaque côté, une longue aigrette de poils dirigée en avant comme des cornes, & sur l'extrémité du corps s'élève une aigrette semblable; de petites broches de poils garnissent chaque anneau du corps. Cette chenille dévore les feuilles des rosiers, & les en dépouille parfois complètement. Heureusement cet ennemi est facile à découvrir & par conséquent à détruire.

Voyez encore, à l'extrémité de ces jeunes pousses, ces petites feuilles réunies en paquet, & comme roulées; en y regardant de près, vous voyez qu'elles sont liées ensemble au moyen de quelques fils de soie imperceptibles. Ouvrez l'un de ces paquets, vous y trouverez un petit ver long à peine d'un centimètre, c'est la chenille de la pyrale du rosier, petit papillon dont les ailes déployées ont quinze millimètres d'envergure. Ses ailes supérieures sont jaunes rayées d'argent. Il voltige, pendant les soirées d'été, autour des ro-



siers, pour y déposer ses œufs. Cachée dans son paquet de feuilles, la chenille ronge tranquillement les jeunes pousses et les boutons qui commencent à se former. Écrasez sans pitié ces chenilles dévorantes, ces vers rongeurs, ou ils ne vous laisseront pas une fleur, ils n'épargneront pas une feuille.

Malgré tous ces ennemis, grâce à vos soins vigilants, vos rosiers sont en parfaite santé, & vous prodiguez à l'envi leurs plus belles fleurs et leurs plus doux parfums. Vous triomphez. Mais voilà qu'un beau jour votre rosier favori dépérit, ses belles fleurs se fanent, ses vertes feuilles jaunissent. En vain vous cherchez l'ennemi, votre œil perçant en scrute toutes les parties, vos doigts agiles retournent chaque feuille; peine inutile; il n'y a pas un puceron, pas une ténthède, pas une chenille, & cependant votre rosier dépérit; bientôt il ne sera plus, si l'on ne coupe le mal dans la racine, & non au figuré cette fois, mais bien en réalité, car c'est là qu'est le mal; c'est là que se cache l'ennemi. Bêchez avec précaution au pied de l'arbuste, et déracinez-le tout doucement. — Horreur! — Quatre à cinq gros vers blancs sont attachés par leurs mâchoires aux racines du malheureux rosier; ils sont gros comme le pouce, courbés en croissant et marqués de plis transversaux qui figurent des anneaux. Ces gros vers dodus

sont des *mans*, des *turcs* ou des *matiss*, suivant les jardiniers; mais pour nous, c'est simplement la larve du hanneton. Ces gros vers passent environ quatre ans enfouis dans le sol, avant de se transformer en hannetons, et, pendant ce temps, ils commettent d'effrayants ravages; car pour satisfaire leur robuste appétit, ils s'attaquent à toutes les racines qu'ils rencontrent; mais ils ont une préférence marquée pour celles des rosiers et des rhododendrons.

On a proposé une foule de moyens pour détruire les larves des hannetons, je vais vous en indiquer quelques-uns, vous choisirez. Le premier, qui est infailible... lorsqu'on les trouve... est de les écraser. La fleur de soufre enterrée au pied des arbres où l'on soupçonne leur présence est un excellent moyen; car les émanations sulfureuses les tuent sûrement. Les vers blancs ont également une grande répugnance pour le goudron de houille, & il suffit, dit-on, de jeter dans les trous destinés aux plantations deux ou trois feuilles de chêne trempées dans ce goudron, pour tenir les *mans* à distance respectueuse.

Voilà, mademoiselle, tout ce que j'ai à vous dire sur les rosiers, et j'y joins les vœux les plus sincères pour la prospérité de vos beaux rosiers, & le bonheur de leur non moins charmante maîtresse.

J. PIZZETTA.

## MANZONI

ALEXANDRE Manzoni, notre contemporain, presque nonagénaire aujourd'hui, a joui, depuis la publication de ses premiers ouvrages, d'une réputation aussi pure que méritée; fidèle aux grands principes du christianisme, toujours constant dans des temps inconstants, il est demeuré semblable à lui-même: chrétien, catholique & dévoué à son pays, qu'il a cherché à honorer par sa vie & par ses travaux.

Manzoni est né à Milan, en 1784; il était petit-fils, par sa mère, du grand légiste Beccaria. Sa famille l'éleva avec les plus grands soins, & très-jeune encore, il débuta dans la carrière des lettres par des poésies lyriques & élégiaques, dont on admire l'élan, la vigueur & l'élégance irréprochable. Un écrit d'un tout autre genre l'honora bientôt: il entra en lice contre Sismonde de Sismondi, qui

avait voulu démontrer que le catholicisme fut un des plus grands obstacles au développement de la liberté italienne. La réponse de Manzoni, sa dialectique habile portèrent la conviction dans l'esprit de tous ceux qui le lurent sans parti pris, & le nom de Manzoni fut, dès ce moment, cher à tous ceux qui aiment & vénèrent la religion.

Il répondit à leur attente par une nouvelle publication qui est un chef-d'œuvre; *I Promessi Sposi* (les *Fiancés*) sont & demeureront un modèle parmi les romans historiques. Le sujet en est simple: pendant le dix-septième siècle, dans le Milanais, deux jeunes gens du peuple, Renzo & Lucia, sont fiancés & sur le point de se marier; mais un obstacle terrible s'élève entre-eux: Lucia est aimée d'un homme puissant nommé Rodrigue, redouté dans tout le pays; il la poursuit avec audace, il ef-



fraie le vieux curé, qui devait unir les deux époux, & Lucia ne trouve de refuge que dans une maison religieuse. Renzo se cache à Milan, Rodrigue poursuit toujours sa proie; il enlève Lucia, l'enferme dans le château-fort d'un brigand, plus redouté & plus redoutable encore que lui. Mais Lucia les frappe d'admiration par son noble caractère & sa pureté virgine; elle échappe à ceux qui voulaient sa perte & devient l'épouse de Renzo. Rodrigue meurt frappé de la peste, & le brigand se convertit à la voix de Frédéric Borromée, le neveu de saint Charles. On le voit, la trame de ce roman n'est pas très-compiquée, mais l'inspiration & la foi religieuse de Manzoni y ont jeté une teinte admirable; rien n'est plus beau que le caractère de Frédéric Borromée, le repentir de l'inconnu, la description de la peste du Milanais; & l'on ne sait ce qu'on doit louer le plus dans ce beau livre, ou le talent du peintre paysagiste, ou la sagacité de l'historien, ou la conviction du chrétien & du moraliste, ou la verve du poète. Les sites du lac de Côme sont décrits avec amour, & l'époque néfaste pendant laquelle le Milanais gémissait sous le poids de la vice-royauté espagnole est analysée avec une grande vigueur. Nous citerons une page empruntée au tableau de la peste de Milan :

« Une femme dont l'aspect annonçait une jeunesse avancée, mais non passée entièrement, sortait d'une de ces maisons & s'avancait vers le convoi; on distinguait dans ses traits les restes d'une beauté voilée & obscurcie, mais non détruite, cette beauté à la fois douce & majestueuse que l'on voit briller dans le sang milanais. Sa démarche était pénible, mais non chancelante; ses yeux ne répandaient pas de larmes, mais ils paraissaient en avoir beaucoup versé; il y avait dans sa douleur je ne sais quoi de calme & de profond, annonçant une âme qui s'en était abreuvée & qui y était livrée tout entière. Elle portait dans ses bras une petite fille d'environ neuf ans, morte, mais parée, & dont les cheveux étaient séparés sur le front, vêtue d'une robe d'une éclatante blancheur, comme si ses mains l'eussent ornée pour une fête depuis longtemps promise, en récompense de sa sagesse. Elle la tenait appuyée sur un de ses bras, le cœur contre le cœur, & l'on aurait pu croire qu'elle respirait encore, si sa main délicate & blanche comme de la cire n'eût tombé languissamment, & si sa tête n'eût reposé sur l'épaule de sa mère avec un abandon plus puissant que celui du sommeil; de sa mère! car alors même que la ressemblance de leurs traits ne l'aurait pas révélé, on l'aurait lu sur le visage de celle qui l'étreignait.

« Tout à coup, un affreux appariteur s'approche de cette femme & cherche à lui enlever son précieux fardeau, mais celle-ci, se retirant en arrière & dans une attitude qui n'annonçait ni courroux ni mépris :

« — Non, dit-elle, ne m'en privez pas, je veux la déposer moi-même sur le char funèbre.

« Puis laissant tomber une bourse dans la main de l'appariteur, elle ajouta :

« — Prenez cet or, & promettez-moi de ne rien lui ôter de sa parure & de ses vêtements, & de la déposer ainsi dans la tombe.

« L'homme, ému & subjugué, bien plus par ce nouveau sentiment que par cette récompense inattendue, s'empressa de faire sur le char un peu de place pour cette intéressante créature. L'infortunée mère, après avoir donné à sa fille un baiser sur le front, la plaça sur le char comme sur un lit, l'y arrangea avec soin, la couvrit d'un linceul & lui adressa ces tristes paroles :

« — Adieu, Cécilia, repose en paix! ce soir nous viendrons te retrouver pour ne plus nous séparer de toi. En attendant, adresse tes innocentes prières à l'Éternel, tandis que je prierai pour toi & pour les autres infortunés.

« Puis, se tournant de nouveau vers l'appariteur :

« — Ce soir, lui dit-elle, lorsque vous reviendrez, vous monterez pour me prendre, & peut être ne serai-je pas seule.

« A ces mots, elle rentra dans sa maison, & un instant après elle parut à la fenêtre, tenant dans ses bras une autre de ses filles, plus jeune & encore vivante, mais dont le visage portait les empreintes de la mort. Elle resta à contempler les indignes obsèques de la première jusqu'à ce que le char se mit en marche, & aussi longtemps qu'elle put le suivre de ses regards; puis elle disparut. Que pouvait-elle faire, sinon de poser sur son lit l'unique enfant qui lui restait, s'y placer & mourir avec elle? Ainsi la fleur qui élève sa tige majestueuse tombe avec le bouton encore caché dans son calice, sous les coups de la faux qui détruit toutes les herbes de la prairie.

Ce simple épisode ne donne-t-il pas une idée juste de l'immense calamité qui désola le Milanais & qui fit la gloire des deux Borromée, comme un fléau semblable fit la gloire de Belzunce?

Les *Fiancés* enfantèrent en Italie beaucoup d'autres romans historiques, mais Manzoni n'en écrivit plus; il se contenta de ce premier & glorieux succès; le théâtre le tenta, il écrivit le *Comte de Carmagnole*, sujet brillant, tiré des chroniques du Milanais & de l'histoire d'un de ces soldats d'aventures, qui, au milieu de guerres incessantes, échangeaient l'arbalète contre le bâton de commandement, & la cuirasse contre un manteau ducal. La seconde tragédie de Manzoni, *Adelgise*, nous transporte à l'époque où Didier, roi des Lombards, faisait la guerre à Charlemagne; toutes les deux renferment des beautés pathétiques & des scènes nobles & touchantes; pourtant le génie de Manzoni se prêtait davantage aux œuvres lyriques, aux hymnes religieuses, aux chants épiques qu'aux effets qu'exige le théâtre.

Nous emprunterons cependant à la tragédie



d'*Adalgise* une scène qui, en Italie, passe à juste titre pour un chef-d'œuvre. Ermengarde, fille de Didier, vient d'être répudiée par Charlemagne; il la renvoie à son père; les deux scènes précédentes racontent cet outrage & annoncent le retour de la malheureuse épouse; elle arrive & se trouve en présence de son père & de son frère :

DIDIER.

Viens, ma fille, rassure-toi.

ADALGISE.

Te voilà dans les bras de ton frère, devant ton père, au milieu de tes anciens, de tes fideles amis. Tu es dans le palais des rois, & plus chère, plus révéree encore que lorsque tu en es partie.

ERMENGARDE.

O douce voix des miens! ô mon père! ô mon frère! que le ciel vous paie pour moi ces paroles d'amour; que toujours il vous soit clément, comme vous l'êtes aujourd'hui pour une infortunée. Ah! s'il pouvait encore luire un beau jour pour moi, ce serait celui-ci, ce jour où je vous revois. — O mère chériel je te laissai ici... je ne les ai pas entendues, tes dernières paroles... tu es morte en ces lieux, & moi!... Tu nous regardes du haut du ciel : vois ton Ermengarde, celle qu'au jour fatal tu paras de tes mains, celle dont toi-même ornas les cheveux, vois ce qu'elle est au retour, & bénis ton fils & ton époux d'accueillir si tendrement la femme rejetée.

ADALGISE.

Ta douleur est notre douleur; ton outrage est le nôtre.

DIDIER.

Et le nôtre demande vengeance.

ERMENGARDE.

O mon père, ma douleur ne demande pas tant! tout ce que je désire, c'est l'oubli, & le monde l'accorde volontiers au malheureux. Qu'il s'arrête à moi le malheur! Je dus être l'heureux gage de la paix, de l'amitié. Le ciel ne l'a pas voulu; qu'au moins on ne puisse pas dire que là où je suis allée j'ai porté la discorde & la désolation!

DIDIER.

Eh quoi! ma fille, craindrais-tu de me voir punir celui qui t'outrage?... cet infâme, l'aimerais-tu encore?

ERMENGARDE.

O mon père! qu'oses-tu chercher dans ce triste cœur? Hélas! tu n'y peux trouver rien qui te plaise, & moi-même je redoute de l'interroger... que le passé soit comme s'il n'eût jamais été... je n'ai plus qu'une grâce à demander sur la terre, & c'est de toi que je l'implore, ô mon père! Que ferais-je désormais dans cette cour où j'ai grandi, parée d'espérance, aux côtés de cette mère que j'ai

perdue? Qu'y ferais-je, infortunée que je suis?... guirlande qui, après avoir plu un moment, posée par un jeu cruel sur un front superbe, fut rejetée & foulée aux pieds des passants! Laisse-moi donc, ô mon père, laisse-moi me retirer dans ce saint asile, où, plus heureuse que moi, ma sœur donna sa foi à l'époux qui ne répudie jamais. Liée d'un autre nœud, je ne puis aspirer à des noces si pures, mais je puis du moins, ignorée & en paix, finir ma vie à l'ombre de ces murs tutélaires.

ADALGISE.

Que les vents emportent ce présage! tu vivras. Le ciel n'a pas ainsi livré au caprice des méchants l'existence des bons; non, il ne leur est pas donné de flétrir toute espérance, d'arracher toute joie du monde.

ERMENGARDE.

Oh! plutôt au ciel que Bertrade (1) n'eût jamais vu les rives du Tésin! Plût au ciel qu'elle n'eût jamais désiré pour son fils une épouse du sang lombard! plutôt au ciel qu'elle ne m'eût pas choisie!

DIDIER.

O vengeance! que tu es longue à venir!

Toutes les pensées graves, nobles, pieuses, tous les sentiments élevés se revêtent sous sa plume de la plus pure poésie; citons l'hymne magnifique au Saint-Esprit :

« O Esprit, prosternés en suppliants devant la  
» majesté de tes autels, seuls par les forêts inhospitalières, errant sur les mers, des Andes glacées  
» au Liban, de l'Irlande aux côtes sauvages d'Haïti,  
» épars sur tous les rivages, mais n'ayant qu'un  
» seul cœur en toi;

» Nous t'implorons, descends encore une fois,  
» Esprit de grâce & de pardon, descends, propice à  
» tes adorateurs, propice à celui même qui t'ignore, descends, & renouvelle, ranime les cœurs  
» éteints par le doute, & que le vainqueur soit la  
» rançon divine des vaincus.

» Descends, amour! apaise dans les âmes les fiers  
» ressentiments! inspire-nous des pensées qui  
» n'aient rien à craindre de l'inexorable mémoire  
» du dernier des jours! que ta vertu bienfaisante  
» féconde en nous le trésor de tes dons, comme le  
» soleil fait sortir la fleur du germe paresseux.

» Nous t'implorons! dans les pensers languissants des malheureux, descends, brise aimable!  
» souffle réparateur! descends, ouragan terrible,  
» dans les violentes pensées du superbe, jette-s-y  
» une stupeur qui lui enseigne la pitié.

» Verse ta grâce dans l'innocent sourire des  
» petits enfants; répands sur le front des jeunes  
» filles la pudique rougeur; envoie aux vierges qui  
» se dérobent aux regards, les pures joies de la so-

(1) Mère de Charlemagne.



» litude ; consacre le chaste amour des épouses.  
» Tempère la confiante audace de la jeunesse ;  
» marque un but infailible aux desseins de l'âge  
» mûr ; donne au vieillard la sérénité des saints  
» désirs ; brille enfin dans le regard errant de  
» celui qui meurt sans perdre l'espérance ! »

Citons encore une pièce célèbre en Italie, la  
*Monaca di Monza* :

« Seigneur, qui, pour effacer les souillures de  
» notre front, as convoqué le monde autour du  
» Golgotha,  
» Et qui, jetant à tes pieds la mort vaincue, as  
» brisé les portes de l'Èrèbe,  
» Là, où t'ont reçu avec joie les cohortes éthé-  
» rées ; là, à la merveilleuse droite du Père ;  
» Reçois l'âme de ton épouse, âme sans tache,  
» pure comme l'intacte rose de Jéricho.  
» L'onde, ce don précieux de la nature, n'est  
» pas plus pure que cette vierge ;  
» Dégagée de nuages, l'aurore n'est pas plus  
» belle que ne l'est cette jeune fille ;  
» La bienheureuse qui revêt une tunique de  
» pourpre n'est pas plus sainte que cette compagne  
» que nous pleurons ;  
» De ses yeux calmes, de son doux sourire,  
» émanaient les trésors du paradis.  
» Et son cœur ne battait, son âme n'avait d'exta-  
» tiques désirs que pour son Dieu ! »

Le chant triomphal de Pâques mérite une place  
à part :

« Il est ressuscité ! sa tête sacrée ne repose plus  
» dans le suaire ; il est ressuscité ! près du tombeau  
» solitaire, la pierre est renversée.

» Comme le Fort après l'ivresse, le Seigneur s'est  
» réveillé !

» Comme le pèlerin qui, à moitié de sa route,  
» s'est reposé dans la forêt & secoue de sa tête la  
» feuille sèche, qui, détachée d'un rameau, était  
» venue s'y arrêter :

» Ainsi le Fort des Forts jeta le marbre inerte qui  
» couvrait la voûte du sépulcre, quand son âme,  
» revenue de la vallée des morts, dit au corps si-  
» lencieux : Sors, je suis encore avec toi ! »

Poésie harmonieuse, images frappantes, brièveté  
biblique, tout est réuni dans ces beaux vers. Que  
dire de cette réunion de l'âme d'un Dieu avec son  
corps, de ce marbre qui tombe comme la feuille  
desséchée qui secoue le voyageur, & de cette pa-  
role :

*Sorgi!... oi son con te!*

Le talent de Manzoni, soutenu par la foi, est  
tout ensemble grand & touchant ; il a la douce  
harmonie de Métastase, avec des pensées élevées  
que Métastase n'a pas connues ; & aussi longtemps  
que vivra la langue italienne, on lira les *Fiancés*  
& les hymnes sacrées. Manzoni est le digne héritier  
de cette noble lignée de poètes qui descendent de  
François d'Assise & de Dante. Il a emprunté au  
Tasse son imagination brillante, à Pétrarque la  
douceur & la courtoisie du langage, à Monti l'a-  
bondance, à Alfieri, le patriotisme, à Métastase, la  
pureté de la langue toscane, & plus fidèle, il a  
gardé intactes les inspirations de la foi à laquelle  
l'Italie doit ses poètes, ses peintres, ses hommes  
d'État & ses saints. Puisse-t-il, avant de rendre  
à Dieu son âme inspirée, chanter le triomphe de  
l'Église & l'immortelle durée de la parole divine :  
*Tues Petrus!*

M. B.

## BIBLIOGRAPHIE

Pour l'achat des livres dont nous rendons compte, prière de s'adresser directement aux Libraires-Éditeurs.

### LES FÉRIES DU TRAVAIL

ORIGINE ET HISTOIRE DES TRAVAUX DE DAMES

PAR M. F. FERTIAULT.

Comment les femmes qui écrivent, & leur nombre  
est légion, ont-elles laissé échapper l'occasion de  
faire l'histoire de ces agréables & utiles travaux qui

occupent nos heures & font oublier les soucis ? Un  
homme s'est chargé de cette tâche, & quoiqu'il ait  
bien fait, il me semble qu'une femme eût mieux  
fait encore, eût mieux décrit le plaisir du travail &  
la satisfaction que donne à l'âme une journée bien  
remplie, quand l'aiguille a couru activement pour  
la famille, l'église ou les pauvres. Ne nous plai-  
gnons pas cependant, monsieur Fertiault a étudié,  
dans leurs origines, les travaux féminins : la tapis-  
serie, la broderie, le tricot, la dentelle, le filage,



& il a raconté avec grâce ce que d'érudites recherches lui avaient appris; il décrit la tapisserie, cet art favori des reines, qui a donné naissance à une grande industrie; la broderie, si ancienne, qu'il en est parlé dans l'*Exode*; le filage, cette invention extraordinaire qui convertit en fils souples & légers les téguments des plantes & la toison des brebis; le tissage & la dentelle, suite & perfectionnement du filage; les fleurs artificielles, imitation gracieuse de la nature; tous ces travaux enfin qui, nés des premières nécessités, sont devenus de l'art en cherchant la beauté des formes & des couleurs. Des anecdotes curieuses sont semées çà & là dans ce volume spirituel, que toutes les femmes liront avec plaisir, & auquel nous ne reprocherons qu'un seul défaut, facile à corriger, un peu de vulgarité dans le ton & les expressions. Soyons-en sûres : que l'on parle au peuple, à l'enfant, à la jeune fille, il faut toujours élever, & la distinction, ornement de tout bon livre, se trouve à mi-côte, entre l'emphase & la trivialité (1).

## LE TOUR DU MONDE EN QUATRE-VINGTS JOURS

PAR JULES VERNE.

Jusqu'ici nous n'étions pas au nombre des fanatiques de monsieur Verne, tout en rendant hommage à la distinction de son esprit & à l'étendue de ses connaissances; mais nous n'aimons pas beaucoup la fantaisie se jouant dans le domaine de la science, & les excursions sous les mers, sous la terre & dans les airs, nous laissaient très-indifférente. Rien n'est, semble-t-il, plus propre à fausser l'esprit des enfants que ce mélange hybride du faux & du vrai, du réel & du possible, du certain & du probable; où est la vérité? où est l'erreur? peut-on se demander en fermant le livre. On voyage en ballon, cela est sûr; mais peut-on le diriger & le faire naviguer dans l'air comme une barque qui obéit au gouvernail? On descend sous l'Océan, grâce à la cloche du plongeur, rien n'est plus vrai; mais peut-on s'y promener à loisir & en inspecter les terreurs & les beautés? Le sein du globe renferme-t-il des mystères des temps passés, forêts antédiluviennes, débris d'animaux qui ne vivent plus à la face du soleil; mais peut-on se jeter dans le gouffre de l'Hécla, voir le royaume souterrain & sortir frais & dispos dans un jardin de l'Asie Mineure? Cela se pourrait, grâce à la science, dira l'auteur; mais cela n'est pas encore.

(1) Un volume in-12, prix : Paris, 3 fr.; par la poste, 3 fr. 50. Chez Didier, quai des Augustins.

Si vous voulez donner aux enfants un jugement droit & une science véritable, distinguez les rêves, l'imagination, les chimères, de la simple réalité.

Ce reproche, on ne pourra pas l'adresser au nouvel & curieux ouvrage de monsieur Verne; rien n'est plus pratique que ce livre échafaudé sur les renseignements du *Grand Guide des Chemins de fer et des Bateaux à vapeur*.

D'après ces documents, les plus authentiques de tous, il paraît que le tour du monde en quatre-vingts jours est possible & faisable; bien entendu, à condition qu'on ne sera ni fatigué ni malade; qu'on sautera du wagon en bateau à vapeur, & que ni déraillement ni cyclone ne viendront arrêter la course impétueuse des trains lancés à travers l'espace, des vaisseaux cinglant sur les abîmes. Un Anglais, Philéas Fogg, pour gagner un pari, entreprend ce tour de force, & s'en tire à son honneur, quoique l'auteur ait semé sur sa route toutes les difficultés imaginables; l'argent & la volonté anglo-saxonne triomphent de tout. Philéas manque le bateau à vapeur, il monte sur un éléphant; il trouve le temps de sauver une veuve que les brahmines allaient brûler avec le corps de son mari; il se tire d'une émeute à San-Francisco; il délivre des prisonniers emmenés par les Indiens; il surmonte les tempêtes, le mauvais vouloir des hommes & il arrive, calme, impassible, bien cravaté, bien rasé, à la minute dite, dans le salon de Reform-Club. Le pari est gagné. Et la merveille du livre, c'est qu'on s'intéresse à ce personnage.

Nous recommandons cette piquante leçon de géographie, surtout aux frères de nos lectrices (1).

## COMME ON SERVAIT AUTREFOIS

LE MARQUIS DE MONTCALM — LE MARÉCHAL DE BELLEFONDS

PAR M. SOMMERVOGEL (2).

Deux nobles figures du temps passé, du temps où la France, grande entre les nations, devait à ses vaillants & fidèles serviteurs la gloire dont elle était revêtue devant le monde; alors comme aujourd'hui, les grands capitaines, les hommes passionnés pour le devoir, puisaient dans le christianisme le principe des sentiments qui les disposaient aux grands sacrifices & aux généreuses actions.

Le marquis de Montcalm descendait d'une an-

(1) Librairie Hetzel. Un vol., prix : 3 fr.; port, 50 c.

(2) Un volume, prix : 1 fr. 50, chez Joseph Albanel, rue Honoré-Chevalier, 7.



cienne famille de Rouergue; il comptait parmi ses parents, ce Dieudonné de Gozon qui fut grand-maitre de Rhodes, &, préparé par une éducation militaire, il prit part, dès sa première jeunesse, aux guerres contre l'Allemagne, de 1733 à 1743. Rarement mis en évidence, il sut cependant toujours se distinguer, & il servit son pays sans autre récompense que le sentiment du devoir accompli. Les trois dernières années de sa vie en furent les plus brillantes : le Canada appartenait alors à la France; les Anglais qui convoitaient cette magnifique colonie, la menaçaient de leurs armes. Montcalm y fut envoyé comme général en chef; des succès extraordinaires & des revers terribles remplirent ces trois années; obligé enfin de livrer sous les murs de Québec un combat inégal, il fut blessé mortellement dès le commencement de l'action, & mourut deux jours après, aussi respectable par sa piété, son courage, que par son infortune. C'était en l'année 1759.

Le maréchal de Bellefonds prit part, avec gloire, à toutes les guerres de Louis XIV, & sa vive piété,

l'énergie de son caractère le distinguèrent même parmi tant de contemporains justement célèbres. Il fut honoré de l'amitié de Bossuet, & l'on trouve dans la correspondance du grand évêque, si intéressante à tous égards, un nombre considérable de lettres adressées au maréchal, « & si, comme le » dit son biographe, il emprunte quelque éclat aux » personnages illustres parmi lesquels il a vécu, il » n'en est pas moins vrai que c'est à l'élévation de » son caractère & à ses mâles vertus qu'il en doit » les plus purs rayons. »

Quoique le niveau moral de la France ait baissé, cependant il se trouve encore dans notre histoire contemporaine un ou deux noms auxquels ce même éloge pourrait s'appliquer; puissent-ils se multiplier parmi nous, & que ces récits empruntés à l'histoire, inspirent à la jeunesse de notre temps une généreuse émulation! Alors les malheurs de la France seront réparés, & c'est aux services de ses enfants que la patrie devra une gloire & une fortune nouvelles.

M. B.

## LETTRES A NATHALIE

### DEUXIÈME SÉRIE

#### PREMIÈRE LETTRE

#### SUR LES BROUILLERIES ET LES RACCOMMODEMENTS

**C**OMMENT, cette antique mademoiselle Maximilienne de Pescaran n'est point encore dans l'autre monde? Je la croyais morte depuis longtemps. Il faut absolument que vous l'ayez rencontrée, comme vous me le dites, chez madame Deraïnes pour me faire croire à sa résurrection ou à son éternité.

Vous m'expliquez, du reste, fort bien notre méprise commune par cette circonstance que j'ignorais, d'une brouille, d'une fâcherie, je ne sais trop comment dire, entre la famille Deraïnes & la

vieille marquise. Je vous remercie, ma cousine, de la peine que vous voulez bien prendre pour m'expliquer ce différend & m'initier aux causes de cette froideur; mais la vérité est que tous ces détails, malgré le charme de votre récit & la piquante façon dont vous me rapportez ces minuscules anecdotes, me laissent à peu près indifférent. Si même vous voulez que je vous avoue, suivant notre vieille habitude, le fond de ma pensée, je ne pouvais m'empêcher de me dire tout bas, en parcourant votre lettre, que la plus galante manière de se raccommoder ne vaut pas la sagesse de vivre en bonne intelligence.

Beaucoup de personnes ont ce défaut de s'attacher qu'une importance médiocre à la perpétuité de leurs relations. Elles font très-vite des connaissances intimes qu'elles oublient plus rapidement encore. Ces prétendues amitiés ne tardent pas à languir & à s'éteindre dans une indifférence



mutuelle. Mais il arrive bien plus souvent que l'intimité se rompt au lieu de se dénouer. On fait de part & d'autre un éclat de sa retraite, comme on avait fait un étalage de sa liaison. Puis, quand tout le monde est bien prévenu de notre éloignement mutuel & de notre aversion réciproque, on s'étonne à bon droit de nous rencontrer, un beau matin, bras dessus bras dessous, comme s'il n'était passé aucun nuage dans notre horizon, comme si l'on n'avait pas fait entendre, l'un sur l'autre, des plaintes, des paroles fâcheuses, des insinuations malveillantes, des allusions significatives.

Le monde, ma chère Nathalie, n'est pas indulgent. Il ne se croit pas tenu de prendre les choses du bon côté. S'il vous convient d'user, dans vos relations personnelles, tantôt d'une indulgence accommodante & tantôt d'une susceptibilité rigoureuse, votre prochain n'est pas obligé de passer par les mêmes variations.

Votre conduite tombe donc, sans que vous y preniez garde, sous l'application immédiate d'un raisonnement très-simple & très-décisif. C'est, je crois, ce qu'on appelle un dilemme en terme d'école.

Où les motifs que vous aviez pour vous piquer & vous mettre en hostilité les uns contre les autres sont de peu d'importance; ou vous avez eu, indépendamment des prétextes que vous pouvez alléguer, de graves motifs de séparation.

Dans le premier cas, le monde n'admet pas que vous changiez d'attitude & que vous entriez en guerre contre vos amis pour des raisons aussi frivoles. Vous faites preuve, aux yeux de tous, d'une susceptibilité bien chatouilleuse & d'une légèreté bien peu excusable.

Si, au contraire, les motifs auxquels vous avez obéi sont de nature grave, c'était à vous de voir s'il vous convenait de satisfaire votre rancune en les écoutant, ou votre générosité en les pardonnant. L'opinion publique était prête à accueillir avec une égale complaisance l'abandon définitif de votre intimité par esprit de vengeance, ou la continuation de vos rapports par une inspiration de paix & de miséricorde; mais personne ne s'accommode de cette incertitude qui nous montre en vous tantôt l'ami, tantôt l'adversaire des personnes que nous pouvons connaître comme vous.

Il y a assurément, de notre part, au fond de cette exigence que nous pratiquons vis-à-vis des autres, une préoccupation d'égoïsme. Nous ne tenons pas notre langue avec assez de fermeté & nous ne mettons pas dans nos relations une bienveillance assez sûre d'elle-même pour pouvoir répondre qu'à un moment donné, nous ne mordrons point sur autrui. Il nous devient donc nécessaire de distinguer ceux qui sont dans notre camp de ceux qui restent en dehors. On n'est pas fâché de savoir qui se trouve sur la liste de notre monde. Voilà pourquoi les changements de front ou d'uniforme sont si mal accueillis. Vous m'avez présenté telle personne comme un ennemi ou comme un traître,

& moi, qui le retrouve le lendemain chez vous, trônant à la place d'honneur, il est trop évident que j'ai joué le rôle maladroit d'une dupe. Je n'ai pas su prévoir votre retour, & tandis que vous vous tenez de votre situation vis-à-vis de cet homme par un regain d'amitié, c'est moi qui, en épousant vos sentiments d'un jour, m'en suis peut-être fait pour la vie, un adversaire ou un ennemi.

Vous me direz, Nathalie, qu'il ne dépend pas toujours de nous de ne point interrompre des relations établies; qu'on peut se trouver, malgré soi, en face de susceptibilités pénibles, d'inconvénients réels, de procédés intolérables, & qu'après tout, il vaut mieux encore dénouer, par une séparation consentie de part & d'autre, une situation dont l'intimité n'aurait plus que des inconvénients.

Il n'y a point de règle tout à fait absolue dans ces rapports délicats, & la conduite à tenir dans le monde peut toujours être discutée parce qu'elle peut toujours être mieux entendue. Je pense donc qu'il y a des cas où l'éloignement est le seul remède à des situations graves, à des injures coupables, à des torts qui trouveraient, dans le pardon même, l'occasion de se renouveler. Mais ces cas sont rares dans la vie. Ils le deviendraient plus encore si nous ne nous laissions pas aller, comme nous le faisons souvent, à notre impulsion du moment, à un mouvement de méchante humeur, souvent à la suggestion d'un mauvais conseil, au lieu de pratiquer, dans notre conduite, des règles invariables de prudence & de sagesse.

Je ne parle pas, bien entendu, ma chère Nathalie, des occasions où nous avons tort. Nous ajoutons à la faute que nous pouvons avoir commise envers autrui une seconde sottise, celle de nous brouiller avec des gens qui auront en quelque sorte le droit de raconter, pour se justifier eux-mêmes de notre abandon, les motifs de plainte légitime que nous leur avons fournis.

Il n'y a point ici de conseils à donner, & notre seule manière de nous tenir en garde contre ces fâcheux écarts de conduite consiste à ne pas nous montrer complaisants envers nous-mêmes. Une juste sévérité, une surveillance exacte sur nos propres actions peuvent seules nous défendre d'un oubli. Il peut nous arriver, malgré notre bonne éducation & notre bonne volonté, de blesser à notre insu une personne un peu chatouilleuse. Elle s'offense, non pas en raison du tort que nous avons eu, mais bien des intentions qu'elle nous prête, souvent même en raison de l'amertume que lui ont laissée ses déceptions, ou de la défiance que lui ont inspirée ses malheurs.

Il semblerait, en pareil cas, ma cousine, que notre conduite nous soit dictée d'avance, & qu'une personne raisonnable n'ait pas deux partis à prendre.

En effet, si peu qu'il y ait de notre faute dans le désaccord survenu, quoiqu'on ait prêté à nos actions ou à nos paroles une portée à laquelle nous étions loin de nous attendre, il n'en est pas



moins certain que nous avons été, pour des cœurs honnêtes, la malheureuse occasion d'un véritable chagrin. Nous n'avons sans doute pas tous les torts que nous prête leur susceptibilité, mais maintenant que nous en sommes avertis, il n'est pas douteux que, si nous avions à recommencer notre conduite, nous ne refuserions certainement pas de faire entrer en ligne de compte ce défaut de leur caractère, & nous mettrions dans nos paroles plus de douceur ou dans nos procédés plus d'égards, puisque nous sommes, en effet, bien loin de vouloir leur faire une offense.

Nous n'avons sans doute qu'un parti à prendre, ma chère enfant, c'est celui de nous attribuer volontairement à nous-mêmes plus de tort que nous n'en avons en réalité, c'est de faire gracieusement les avances, &, puisque les gens hésitent à revenir à nous, de faire la première démarche pour aller les retrouver.

Vous aurez de la peine à croire, Nathalie, que les brouilles & les fâcheries entre amis, parents & connaissances, ne viennent jamais de motifs graves & qui en valent sérieusement la peine. Il arrive souvent, dans ce dernier cas, que l'une ou l'autre des deux parties fait un effort de repentir ou de générosité pour reconnaître son tort ou pour le pardonner. Au contraire, lorsque l'amour-propre est en jeu, lorsqu'il s'agit d'une simple piquette ou d'un léger froissement, on les laisse, par une négligence ou une fierté réciproques, s'envenimer au point qu'il en résulte pour l'âme une blessure inguérissable.

Pardonnez-moi, ma chère Nathalie, d'en venir à ces gros mots. Je dois reconnaître de bonne grâce que ces pénibles extrémités s'appliquent heureusement à un bien petit nombre de situations, & votre paisible existence de jeune fille ne les comporte guère. Pour vous comme pour la plupart de vos compagnes, les petites querelles, les refroidissements, les vivacités même, ressemblent à ces pluies d'orage qui ne troublent point la sérénité d'une belle matinée de printemps. Cette légèreté d'âme, cette mobilité complaisante des impressions n'ont pas, en effet, de conséquence bien grave durant cette première saison de la vie; mais je ne voudrais pas non plus voir traiter comme tout à fait sans signification ces brouilleries de pensionnaires. Vous voyez que plus tard on con-

serve quelque chose de ces habitudes-là & que l'opinion publique les juge avec sévérité.

Je me permets, pour la première fois, Nathalie, de vous retourner la lettre que vous m'avez écrite. Relisez avec un véritable esprit de désintéressement & d'impartialité les deux ou trois pages où vous me racontez avec tant d'esprit & aussi tant de malice l'histoire de la *Grandeur & de la décadence de la Marquise chez mesdames Deraïnes*. Cette petite narration est étincelante de verve & d'ironie; mais j'aimerais mieux, ma cousine, qu'elle ne fût point sortie de votre plume. Il faut toujours être bonne & clémente, mais plus encore par écrit que dans un entretien; non pas qu'il puisse y avoir le même inconvénient à vous abandonner avec moi, mais parce que les méchancetés réfléchies du style sont moins excusables que les entraînements du discours.

Sans insister sur ce point, Nathalie, il n'en résulte pas moins de votre récit qu'en dépit de la gravité de son âge, la vieille mademoiselle de Pescaran s'est montrée fort ridicule dans tous ces pourparlers, & que les dames Deraïnes ne paraissent pas sur ce point lui avoir cédé de beaucoup.

Tenez donc pour une excellente règle de conduite celle qui consiste à ne point contracter dans le monde d'intimité ou même de liaison à la légère, sous ce prétexte qu'il vous sera facile plus tard de vous en retirer & d'y substituer d'autres relations. Il y a un double inconvénient & à cette imprudence & à ce changement. Il ne faut pas paraître si facilement s'être trompé sur les personnes que l'on quitte, ou avoir déçu à ceux dont on est soi-même abandonné.

Tout au contraire, la perspective d'une constance à toute épreuve rend plus circonspecte votre recherche, en même temps qu'elle rend plus douce & plus intime votre amitié.

Pardonnez-moi, ma bonne cousine, d'avoir traité si longtemps un tel sujet, lequel, Dieu merci, n'est guère de mise entre nous. Je vous mets au défi de rien faire, en ce monde, qui puisse m'offenser ou seulement me déplaire. La tendresse que je vous porte s'étend aussi bien à vos défauts pour vous en reprendre qu'à vos qualités pour vous en féliciter.

Je vous serre affectueusement la main.

ANTONIN RONDELET.





# ORPHELINE

(SUITE)

## XIV

LA LUNE DE MIEL.

**L**es temps sont changés. Depuis trois mois, Laurence est devenue madame Paul Debrande, & les deux époux, après une longue tournée en Suisse & en Italie, sont venus se reposer à Paris, dans un des plus élégants hôtels de la rue de la Paix. Ils finissent de déjeuner ; le thé, les pains viennois, le pâté, les viandes froides sont encore sur la table ; Paul, debout au balcon, fume & regarde ; Laurence, déjà habillée pour la journée, échange, l'air heureux, quelques paroles avec son mari. La reconnaîtrait-on dans ce cadre opulent dont elle est désormais entourée ? Oui, ses amis d'autrefois lui trouveraient la même physionomie, sérieuse & simple ; la même bonté sympathique brille dans ses yeux bruns ; l'art des parfumeurs n'a pas étendu de couche rose sur ses joues pâles, ni altéré le tissu de sa peau délicate ; ses cheveux sont simplement noués, comme jadis, sous son chapeau de paille de riz ; elle porte bien & sans y faire attention une charmante robe de soie écrue & un mantelet de dentelle noire ; sa main bien gantée joue avec un joli lorgnon ; sa petite montre, au chiffre de perles, est attachée à une antique châtelaine ; elle possède les hochets de la richesse, & pourtant toujours elle est la même, aussi modeste que lorsqu'elle terminait son unique robe, avant de s'embarquer pour l'Amérique ; aussi calme, aussi humble que lorsqu'elle ravaudait le vieux linge de mademoiselle Porthoys, ou transmettait à la cuisinière ses ordres économiques. Tout est changé en elle, l'âme exceptée, quoiqu'elle aussi, orpheline & si longtemps déshéritée, s'épanouisse enfin sous un rayon de soleil. Le regard de Laurence s'anime lorsque son mari parle, lorsqu'elle répond, lorsqu'elle rit à une remarque plaisante, lorsqu'elle discute amicalement avec lui, car ils sont en train, par cette belle matinée, de régler & d'établir leur vie future.

« Nous disons donc, ma petite Laurence, un petit hôtel à Paris & notre maison du Boulonnais ?

— Mais enfin, cette maison, qu'est-ce que c'est ? Vous la connaissez donc ?

— Je connaissais toutes les propriétés de mademoiselle Porthoys. Cette maison, ce manoir, ce domaine, ma chère, n'est rien du tout en ce moment ; mais avec un peu d'argent, un bon architecte, un bon jardinier paysagiste, on en fera un bijou. Figurez-vous... Mais, d'abord, connaissez-vous le Boulonnais ?

— Non, je ne connais rien.

— Figurez-vous une vieille & vaste maison, bâtie en briques rouges, avec des ornements blancs, agrémentée de quatre tourelles en poivrière, ce qui lui donne une jolie tournure ; une petite rivière a la bonté de baigner les murs du logis ; derrière la maison un verger immense, à droite un bois, à gauche des prés, des collines vertes au fond du tableau ; vous voyez qu'il y a là tous les éléments d'une belle demeure pour la saison d'été.

— Ma cousine louait cette maison ?

— Oui, elle avait eu la barbarie de transformer cet ancien château, car c'est un château, en métairie, mais le bail finissait au 1<sup>er</sup> juillet, & je n'ai pas renouvelé ; & si vous le trouvez bon, nous enverrons les tapissiers, afin qu'ils arrangent quelques pièces où nous puissions habiter, en attendant mieux. Mon père pourra surveiller ces travaux.

— Volontiers ! dit Laurence, qui avait faim de repos, de silence et de verdure. Faut-il tant de préparatifs ?

— Pour succéder au fermier, à la fermière, aux vachers, aux vachères ? Non, non, je veux que ma châtelaine trouve un château qui ne soit pas trop indigne d'elle !

— Elle a appris à ne pas être difficile, dit Laurence en souriant.

— J'en conviens, & je ne puis penser à votre passé sans chagrin, ma chère Laurence ; aussi veux-je vous faire une vie nouvelle, telle que vous la méritez.

— Ce que je désire surtout, Paul, c'est de vivre tranquille avec vous et avec votre père.

— Mon père ? il n'est pas si amoureux de tranquillité que vous le croyez bien. Il a fort aimé le luxe, mon cher père, il a des goûts de grand seigneur, vous verrez !



— Cela me surprend toujours, dit Laurence naïvement.

— Vous y arriverez, vous ne savez pas encore ce que c'est : nous n'avons vécu que de la vie d'hôtel depuis que nous sommes mariés : vous aimez, tout comme une autre, un intérieur soigné, confortable, magnifique en certains jours, un service bien ordonné... A propos, j'y ai songé : sept domestiques, est-ce assez ? je ne compte pas, bien entendu, le jardinier et ses aides.

— Sept ! mais c'est énorme !

— Pas un de trop, répondit Paul en alignant sept morceaux de sucre pour figurer les sept serviteurs. Une cuisinière & une fille de cuisine, une femme de chambre, une lingère, quatre personnes de ce sexe auquel monsieur Legouvé doit sa mère ; trois du sexe fort ou laid : un cocher, un valet de chambre, un palefrenier. Peut-on moins ?

— Mais il me semble qu'oui. Le palefrenier, par exemple, que ferons-nous de ce personnage ?

— Et les chevaux ! nous en aurons, pour commencer, trois, un de selle, deux d'attelage ; or, je veux que vous soyez conduite par un cocher homme de mérite, un espèce de gentleman ; croyez-vous qu'il s'abaissera à laver & étriller les chevaux ? à leur faire les pâturons & les sabots ? Donc, un palefrenier ! »

Que répondre ? rien ; c'est ce que fit Laurence, d'autant plus vite désarmée qu'elle ne savait rien de cette science de la vie, dont Paul possédait parfaitement la théorie, à défaut de la pratique qui ne lui avait pas été permise. Il avait tant de fois, dans ses courses pedestres à travers les forêts de l'État, posé & résolu ce problème : « Si j'avais cinquante, cent, deux cent mille francs de rente, qu'en ferais-je ? » Le moment était venu d'appliquer sa science & ce qu'il n'aurait jamais cru possible, de voir ses rêves les plus creux devenir une palpable réalité.

La matinée avançait, Paul termina sa toilette ; une voiture attendait en bas ; les deux époux allèrent d'abord au Louvre ; Paul aimait les tableaux comme il aimait les fleurs, les beaux meubles, les chevaux ; comme il aimait la bonne chère & tout ce qui peut procurer une sensation agréable ; il effleurait tout & n'approfondissait rien. Après avoir flâné une heure devant les Raphaëls, ils allèrent chez un brocanteur célèbre qui connaissait le prix des vieux cuivres, des bois sculptés et des antiques tapisseries. Paul s'amouracha d'une grande pendule de Lepeaute ; il acheta pour son cabinet futur une charmante table qui avait, dit-on, appartenue à un d'Argenson ; une garniture de feu en cuivre ciselé le séduisit, & voyant à terre un long rouleau, il le fit déployer, & acheta d'emblée une tenture de cuir de Cordoue, pour le billard du château. Laurence eut aussi un désir : elle acheta un crucifix d'ivoire, attribué à un artiste italien, & qu'elle enleva avec respect du milieu des bergères, des dieux & des amours qui lui faisaient un trop profane cortège.

D'autres achats, un beau dîner, une longue promenade occupèrent le reste du jour, & Laurence se coucha si fatiguée de corps & d'esprit, dans les yeux tant d'images, un tel tourbillon de plaisirs dans le cerveau, qu'elle ne pouvait se demander si c'était là vraiment du bonheur... Et le lendemain elle recommença, & bien des jours encore. N'est-il pas convenu qu'on est à Paris pour s'amuser et pour faire des emplettes ? Paul Debrande avait adopté cette idée avec frénésie : jadis il comparait le pauvre à l'antale, entouré d'eaux fraîches qui ne désaltéraient jamais sa gorge ardente, de mets séduisants qui ne satisfaisaient pas sa faim ; aujourd'hui Tantale, délivré de ses liens, se plonge avec fureur, avec ivresse, dans ces jouissances si longtemps impossibles ; il est riche enfin ! grâce à l'amour & à la douceur de Laurence, il use en maître de ces biens convoités ; il se solde à lui-même l'arriéré de ses privations ; il lui faut tous les loisirs, tous les plaisirs ; il a envie, comme un enfant, de tout ce qu'il voit, et ces caprices ne sont pas passagers ; il est toujours poursuivi, obsédé de la même pensée : posséder tout ce que l'argent peut donner, se créer une existence non-seulement agréable et douce, mais heureuse, brillante, faite pour exciter l'envie, initier Laurence, si elle le voulait bien, à cet orgueil de la vie dont il était enfiévré lui-même, — & si elle ne le voulait pas, la laisser, comme Énée laissa Créüse, & continuer son chemin vers ces rives nouvelles, ces rives enchantées qui lui apparaissaient. Cette dernière pensée existait à l'état latent dans l'esprit de Paul, il ne s'en rendait pas compte, & Laurence ne s'en doutait pas ; elle connaissait peu son mari, elle l'aimait, elle se complaisait en lui, & jugeant avec indulgence cette exubérance d'âme qui le poussait vers tous les plaisirs, vers tous les enivresments, elle ne doutait pas qu'avant peu il ne se fixât dans leur tranquille intérieur, & ne jouît en paix des dons que le ciel leur avait accordés inopinément et libéralement.

Au bout de six semaines, elle reçut avec joie l'annonce que le *Donjon* (ancien nom de leur château) les attendait, & qu'elle pouvait enfin quitter le bruyant et brillant Paris.

## XV

### LE BEAU-PÈRE.

C'est avec un sentiment recueilli que Laurence salua les ombreux paysages du Boulonnais, & qu'elle distingua enfin, au milieu des peupliers & des ormes, les quatre tourelles et la masse rougeâtre du donjon. C'était sa maison, à elle, si longtemps sans asile sur la terre ; elle y arrivait non-seulement délivrée des soucis qui avaient assombri ses premières années, mais heureuse par l'affection, par les promesses de l'avenir. Elle n'é-



taut plus la pauvre orpheline sans famille : un mari, aimé, choisi, était à côté d'elle, un second père l'attendait, & peut-être, avant que le printemps vint semer des violettes dans ces bois & des pâquerettes dans ces prés un enfant, chéri à l'avance, reposerait dans ses bras. Tendrement émue, elle leva les yeux & vit la petite flèche de l'église. Dieu était là, & il recevait comme un digne hommage à sa bonté, le soupir de reconnaissance qui montait du cœur de sa servante.

Elle entra dans la maison : la merveilleuse lampe d'Aladin avait fait son office, & il semblait qu'évoqués par un ordre puissant, des sylphes fussent venus & eussent fait du vieux donjon féodal, transformé en métairie grossière, le plus élégant des châteaux. Laurence fut introduite dans un délicieux salon, qui ouvrait sur une serre élevée, plantée, comme un bosquet indien, de palmiers et de bananiers ; un ruisseau s'échappait d'un rocher, & courait parmi les mousses et les lobélies, des buissons de fleurs bordaient les allées & montaient, par un escalier de marbre, jusque dans le salon.

« Que c'est joli ! dit-elle, éblouie & en se tournant vers son mari qui regardait avec joie ce tableau, dont il avait lui-même ordonné les formes & les contours.

— Vraiment, ils ont bien réussi ! dit-il ; il est vrai que mon père a tout surveillé & il s'y entend. Où est-il donc ? J'ai hâte de le voir & de le remercier. »

Monsieur Adrien Debrande entra au même instant ; il serra la main de son fils, & salua Laurence en lui baisant la main ; elle lui sauta au cou, l'embrassa & lui dit avec effusion :

« Mon père, que je suis heureuse de vous voir, & que je vous remercie de toutes les peines que vous avez bien voulu prendre !

— Ai-je réussi ?

— Cela me paraît magnifique, je n'ai jamais rien vu de si beau.

— Oh ! ce n'est rien encore, ce sont seulement les bagatelles de la porte ; vous verrez, ma chère, le grand salon & la salle à manger ! Quant à votre chambre, j'ai suivi scrupuleusement tes indications, Paul.

— Ah ! mon père, je sais qu'on peut se fier à vous en fait de traditions élégantes, vous êtes de l'école des fermiers-généralistes.

— Tout à fait, dit-il avec un rire sec, mais la ressemblance s'arrête en ce qui regarde la bourse. Il est vrai que si je ne suis pas riche, je ne suis pas voleur. Vous connaissez la bonne histoire de Voltaire, à qui on demandait un conte de voleurs ? il s'assit, et dit : « Il y avait une fois un fermier-général... » On rit, & l'histoire en resta là... J'aurais bien pu, moi aussi, employer les trésors d'un la Popelinière ou d'un Bouret, mais la fortune, comme une femme qu'elle est, m'a tenu rigueur.

— Nous en avons fini avec elle, mon père ; grâce à cette chère petite femme-ci, notre passé est bien

passé, et je ne me souviens pas plus de notre baraque d'Arras & de la direction des forêts que je ne me souviens de mes dents de lait.

— Nous vivrons heureux, j'espère, dit Laurence en souriant à son mari, & en serrant la main de son beau-père.

La première journée se passa à admirer : les tapissiers avaient fait merveille dans l'intérieur de la maison ; des terrassiers et des jardiniers bouleversaient ce qui jadis était un verger plein de pommiers, des prairies splendides & des champs où ondoyait le blé. Ils traçaient le parc futur ; ils faisaient des mouvements de terrain qui devaient se creuser en vallons & s'élever en coteaux ; ils ouvraient un nouveau cours à la petite rivière, & sauf quelques beaux arbres respectés par la hache, les anciens possesseurs, ni les gentilshommes qui avaient bâti le Donjon, ni les laboureurs qui avaient fécondé ces champs et ces prés, n'auraient pu reconnaître leur domaine. Laurence se laissa conduire par son beau père : elle loua ce qu'il avait fait, proposa quelques idées nouvelles, les retira obligeamment lorsqu'elles ne plaisaient pas à son mari, & bientôt fatiguée de ce bruit, coups de marteau, coups de cognée, discussions à propos du marbre d'une cheminée ou de la direction d'un sentier, elle se retira chez elle, & chercha dans le silence à regarder ses nouveaux devoirs, & à arranger sa vie de façon à contenter Dieu et les hommes.

En ce qui regardait son mari, rien n'était ou ne semblait plus facile : elle l'aimait, elle l'aimait avec la pleine foi de son âme noble & loyale ; lui-même avait conçu une sincère affection pour cette créature si bonne & si confiante ; il la lui rémoignait par une humeur constamment aimable, des manières caressantes, des paroles tendres qui allaient droit à l'âme de Laurence, & elle ne songea pas à se plaindre qu'il usât largement de la fortune qu'elle lui avait donnée, puisqu'elle le voulait heureux & qu'il ne comprenait pas le bonheur sans luxe & sans plaisir. A ses modestes desirs, de moindres biens eussent suffi, mais elle bénissait presque l'héritage de mademoiselle Porthoys, lorsqu'elle voyait Paul heureux de cette opulence, fier de ses nouvelles & brillantes relations, & jouissant avec délices du repos doré ou des plaisirs fastueux que la richesse peut donner. Elle faisait de la joie de son mari sa joie ; pour elle, la douce vie de la campagne, la lecture, le travail, le soin des pauvres avaient des charmes profonds que Paul ne pouvait comprendre, mais dont il respectait dans l'âme de sa femme la douce & puissante action.

Leur union, fondée sur une sympathie ardente d'une part, & sur une estime reconnaissante de l'autre, était paisible & promettait d'être durable ; des enfants en seraient le lien, & avec les années, les goûts & les habitudes des époux tendraient à se rapprocher & à se réunir ; mais si l'heure présente était aimable, si l'avenir semblait plein de promesses, un coin de ce tableau jetait souvent dans



le cœur de Laurence une tristesse & une inquiétude qu'elle ne pouvait dominer.

En épousant Paul, elle avait adopté, de toute la chaleur de son âme, le père de Paul, & elle avait édifié à son sujet beaucoup de rêves pieux & charmants. Posséder sous son toit, à côté de son jeune mari, un vieillard, un père qui n'avait pas été heureux, qu'elle pourrait respecter & goûter, dont elle serait l'appui & qui serait sa lumière, rien n'était plus en harmonie avec les aspirations de son âme; aussi, fut-ce avec une touchante effusion qu'elle accueillit monsieur Debrande; elle s'empressa autour de lui, elle le combla d'attentions filiales, auxquelles le père de Paul répondit, les premiers jours, par une politesse empressée & presque exagérée, traditions du beau monde & du bel âge qu'il aimait à rappeler, mais peu à peu le rocher perça le sol fleuri, le véritable caractère déchira le voile flatteur qui l'enveloppait.

Adrien Debrande avait passé par des fortunes diverses qui, en aboutissant à un désastre complet, lui avaient laissé un fonds incurable de mécontentement, de fiel & d'aigreur. La pauvreté, cette école des âmes généreuses, ne lui avait pas appris le désintéressement & le courage; la richesse ne lui avait pas fait l'humeur facile & le bon caractère; l'un ne lui inspirait qu'un mépris amer, l'autre que d'inutiles regrets, de ces regrets qui abaissent l'âme, car il s'y mêle une sourde haine contre de plus favorisés. Quand son fils se maria & lui annonça les dispositions toutes filiales de Laurence, il se réjouit; la perspective d'une vie opulente ne le laissait nullement insensible, mais il se dit aussitôt :

« Si cette vieille folle de Clémentine avait été juste, elle m'aurait légué cette fortune, & je ne dépendrais pas, à mon âge, de ma bru ! »

Dans une âme aussi sèche, aucun bienfait ne pouvait germer. Il n'aimait pas sa belle-fille; il la ménageait, mais lorsqu'il fut bien convaincu que la bonté, l'indulgence, le sentiment du respect étaient la dominante de l'âme de Laurence, il s'échappa alors; ses goûts, ses dispositions, son humeur se dévoilèrent dans les occasions les plus diverses. Porté à la critique, il blâmait tout : l'ordonnance du dîner, le service des gens, les arrangements domestiques, les heures, les modes, les façons de faire exerçaient tour à tour son blâme ou ses rires. Comblé de soins, il devint plus exigeant encore; on agrandit son appartement, il eut un domestique pour son service spécial; le menu fut, chaque jour, plus recherché & la cave plus excellente; il s'enhardit encore : la piété de Laurence devint le but de ses plaisanteries, il la poursuivit, l'atteignit dans tout ce qu'elle respectait; les âcres ricanements de Voltaire, les blasphèmes du curé Meslier, les tirades de Paul-Louis Courier, les refrains de Béranger vinrent à son aide; mais Laurence, si douce, si compatissante pour toutes les infirmités, même celles de l'esprit, l'arrêta avec froideur lorsqu'il osa rire de l'Évangile, de la

messe & de la croix. Il ne hasarda plus de traits directs, mais à chaque instant, un sourire ironique, un haussement d'épaules, une citation interrompue ne permettaient pas d'oublier que cet homme, ce vieillard, ne croyait pas en Dieu & s'en vantait.

Laurence supporta avec patience ce vieil enfant esprit-fort, mais son affection froissée, méconnue, s'éteignit comme une flamme sans aliment, & elle se dit souvent que la morose tristesse de mademoiselle Porthoys, qui n'aimait plus parce qu'elle avait trop aimé, était plus digne de sympathie & de pitié que l'égoïsme froid & gouailleur d'Adrien Debrande. Elle pria pour lui & ne s'en plaignit à personne, pas même à son fils; seul, monsieur Mesnil devina que le beau-père pouvait être, à un moment donné, un grand souci. Il était venu, à la fin de l'année, rendre à madame Debrande le compte de ses revenus; elle lui communiqua, à son tour, avec toute la confiance qu'elle devait à son amitié, ses vues, ses plans d'avenir & même sa situation présente.

« Ainsi donc, chère dame, lui dit-il en riant; les revenus de cette année ont suffi tout juste ? »

— Hé oui ! répondit-elle; mais songez aux droits de l'État, aux frais d'installation, aux voyages, à l'acquisition des chevaux & des voitures... ce que nous avons dépensé est énorme, mais s'explique.

— Certes ! certes ! mais l'an prochain, l'installation à Paris ne sera pas moins coûteuse.

— Il est vrai, dit-elle. Me blâmez-vous, cher monsieur ?

— Grand Dieu, non ! repartit Mesnil, pourvu que vous soyez contente.

— Je le suis & je le serai davantage quand j'aurai mon cher petit enfant. Il faudra que madame Mesnil m'apprenne à l'élever.

— Son expérience sera tout à votre service. Mais, dit-il en se levant & en s'approchant de la fenêtre, je ne vous connaissais pas cette américaine & ce charmant cheval gris. »

Elle sourit & rougit.

« C'est, dit-elle, la voiture de mon beau-père.

— Ah ! vraiment, il lui a fallu un équipage à lui ? Très-bien, ma chère enfant, très-bien, pourvu qu'il paye par un peu d'affection tout ce que votre bon cœur vous inspirera pour lui !

— Il n'est pas méchant.

— Méchant ? il n'y a pas beaucoup d'hommes absolument méchants sur la terre ; il est seulement personnel, sensuel, moqueur & sans foi.

— Vous êtes sévère.

— Sévère, mais juste, comme un vieux maître d'école. Voyons : l'impiété affichée de monsieur Debrande vous a-t-elle échappé ?

— Hélas ! non, & j'en ai du chagrin.

— Et Paul ?

— Je n'ose rien lui dire ; jugez donc : s'il donnait raison à son père, j'en serais mortellement peinée, & s'il lui donnait tort & qu'ils se broulassent, je ne m'en consolerais pas. »



Monsieur Mesnil se mit à rire.

« Vous êtes trop bonne mille fois pour ce vieux mécréant ; ne le gêtez pas... Je crois que je prêche dans le désert, continua-t-il en la regardant par-dessus ses lunettes, vous auriez trop de peine à ne pas être bonne... revenons à nos chiffres... »

Le soir, en partant, monsieur Mesnil dit à Laurence tout bas & d'un ton sérieux :

« Si vous pouvez vous débarrasser du vieux De-brande & l'empêcher d'être mêlé à votre vie, faites-le. »

Laurence écouta ce conseil, sans avoir envie de le suivre ; il lui semblait qu'elle entraînait mieux

dans les desseins de Dieu en acceptant cette épine cachée, cette épreuve secrète mêlée à tant d'apparentes prospérités ; d'ailleurs, un lien nouveau, un lien sacré, allait la rattacher à ce vieillard, l'aïeul de ses enfants : elle ne pouvait, elle ne voulait pas le bannir de sa maison, où un nouvel hôte allait venir... & bientôt ces pensées, ces peines, ces débats, se perdirent au milieu d'une joie immense : dans les premiers jours d'avril, Laurence mit au monde son premier-né.

MATHILDE BOURDON.

(La suite au prochain numéro.)

LA

## PETITE SŒUR D'ACHILLE

OPÉRETTE EN DEUX TABLEAUX

### PERSONNAGES

CAMILLE, douze ans.  
PIERRE-MARIE, quatorze ans.  
M<sup>me</sup> DESRIEUX.  
LOUISE, sa sœur, seize ans.  
FANCHON, paysanne.

(Camille & Pierre-Marie sont vêtus de larges pantalons de toile bise, de chemises de flanelle bleu foncé & de petits chapeaux de toile cirée.)

### PREMIER TABLEAU

Le théâtre représente un paysage agreste, à l'embouchure de la Rance, que l'on ne voit pas, non loin de Dinard, de Saint-Servan & de Saint-Malo, que l'on ne voit pas davantage.

### SCÈNE I

CAMILLE, FANCHON.

DUETTINO.

CAMILLE.

Ma Fanchon, ma Fanchonnette,  
Pourquoi froncer le sourcil ?

FANCHON.

De votre humeur guillerette  
Nous avons assez ici !

CAMILLE.

Bah ! pour une espièglerie,  
Peut-on boudier si longtemps ?

FANCHON.

Déviez-vous, je vous prie,  
Tourmenter ainsi les gens ?

CAMILLE.

Allons, Fanchonnette,  
A ce pauvre enfant,  
Vite, une risette !

FANCHON.

Je ris, & pourtant,  
Je suis en colère



CAMILLE.

Principe erroné!  
Quand on rit, ma chère,  
Tout est pardonné!

ENSEMBLE.

CAMILLE.

Quelque lutinerie,  
Un peu d'espiglerie,  
Serait-ce donc un si grand tort?  
Eh bien! à ta vengeance,  
Je me livre d'avance,  
Tu peux me condamner... à mort!

FANCHON.

Sorte plaisanterie!  
C'est trop d'espiglerie;  
Tout cela me fâche très-fort!  
Toujours nouvelle offense;  
Vraiment, la patience  
Avec vous devient un grand tort!

FANCHON. Avoir fait échapper mes canards dans  
tous les pays d'alentour!

CAMILLE. Ne te les ai-je pas rattrapés?

FANCHON. Sauf un!

CAMILLE. On te le paiera.

FANCHON. Je le sais.

CAMILLE. Eh bien! alors, de quoi te plains-tu?

FANCHON. Et mon inquiétude quand je les ai vus  
courir chacun de son bord, vous ne la comptez  
pas?

CAMILLE, *riant*. Avoue que c'était drôle?

COUPLET.

Par ici, couin, couin,  
Et par là, couin, couin!  
La musique était rare & belle!  
Le cou tendu, battant de l'aile,  
L'air gracieux que l'on connaît,  
Chacun fuyait, se démenait,  
Gagnait ou les bois ou la plaine,  
Nageant vers la rive prochaine,  
Et lançant au loin  
Son joli couin! couin!

Il y avait de quoi mourir de rire; tiens! toi-  
même, rien qu'à ce souvenir, tu ne peux t'en em-  
pêcher!

FANCHON. Et voilà comment se terminent tous  
mes sermons. Depuis huit ans que vous & votre  
grand-père vous êtes venus habiter le pays, j'ai vu  
votre malice se développer sans y rien pouvoir.

CAMILLE. C'est ce qui devrait t'engager à me  
laisser tranquille.

FANCHON. Vous grandissez & vous n'avez pas  
l'air d'y songer; est-ce que vous croyez que le but  
de l'existence est de faire éternellement des ni-  
ches?

CAMILLE. Voyons, voyons, tu as tes canards sur  
le cœur; pour dissiper ton humeur chagrine &  
désagréable, je m'en vais te pêcher une friture;  
hein! ça y est-il? (*Appelant à la cantonade.*) Oh!  
hé! Pierre-Marie, oh hé!

## SCÈNE II

LES MÊMES, PIERRE-MARIE.

CAMILLE. Vois à parer le bateau, mon gars; je  
prends nos filets & descends te rejoindre à la grève.

PIERRE-MARIE. Bon! (*Il sort.*)

CAMILLE, *regardant à droite*. Tiens! des flâneu-  
ses! filons; elles me retiendraient. C'est si curieux  
les femmes! (*Voix flûtée.*) Quel est le nom de ce  
rocher, mon enfant? A quelle heure la marée? Ce  
côté est-il poissonneux? Quel âge avez-vous?...  
(*Riant & voix naturelle.*) Si je le leur demandais,  
moi, leur âge? Allons, à tantôt, Fanchette, ap-  
prête ton beurre & tes fagots.

## SCÈNE III

FANCHON, puis M<sup>me</sup> DESRIEUX, LOUISE.

(*Chapeaux de campagne.*)

FANCHON. S'il voulait raisonner un brin, quel  
gentil enfant ça ferait! mais c'est jeune, c'est  
jeune! (*Fausse sortie.*)

MADAME DESRIEUX. Un mot, ma bonne. (*Fanchon  
redescend.*) Vous êtes de ce village?

FANCHON. Oui, madame.

MADAME DESRIEUX. Vous en connaissez tous les  
habitants?

FANCHON. Ça n'est pas difficile.

MADAME DESRIEUX. Pourriez-vous me renseigner  
sur un monsieur Darcy, un vieillard, qui doit de-  
meurer de ces côtés avec son petit-fils?

FANCHON. Monsieur Camille?

MADAME DESRIEUX. Justement.

FANCHON. Ma foi, madame, pour vous renseig-  
ner, faudrait donc qu'on eût regardé chez mon-  
sieur Darcy par le trou des serrures ou par le  
tuyau de la cheminée?

MADAME DESRIEUX. Que voulez-vous dire, ma  
bonne?

FANCHON. La vérité toute pure. Depuis huit ans  
que monsieur Darcy est arrivé ici avec son petit-  
fils & qu'il est entré dans cette maison que vous  
voyez là, à gauche, derrière les chênes, il n'en a  
jamais repassé le seuil.

MADAME DESRIEUX. Est-il possible?

FANCHON. Cette maison était à vendre toute meu-  
blée; un notaire l'a achetée pour monsieur Darcy,  
& non-seulement depuis qu'il y est, monsieur  
Darcy n'en est jamais sorti, mais encore, sauf le  
notaire en question, personne n'y a pénétré.

MADAME DESRIEUX. Quelque maladie, sans doute,  
est la cause de cette réclusion absolue?

FANCHON. Ça n'est pas à croire, car de la butte,  
là-bas, on voit que le jardin de monsieur Darcy  
est soigné & peigné comme pas un à Jouvette, &  
il n'y a que lui pour en prendre soin.

LOUISE. Lui & son petit-fils?

FANCHON, *riant*. Monsieur Camille? ah bien oui!  
En voilà un qu'on pourrait tenir à bêcher & à



sardier! Courir dans les rochers ou aller pêcher dans son bateau avec son camarade Pierre-Marie, à la bonne heure!

MADAME DESRIEUX. Son camarade Pierre-Marie?

FANCHON. Oui. Un enfant de la ville, dont les parents sont morts, à ce qu'il paraît, & que son ancienne bonne a amené par ici, où elle avait un peu de bien.

MADAME DESRIEUX. Ainsi, le jeune Camille jouit d'une liberté absolue?

FANCHON. Absolue, c'est le mot. Si, pour une raison ou pour une autre, le grand-père s'est condamné à la réclusion, le petit-fils, lui, est bien le plus grand vagabond du pays, où, malgré des tours un peu trop fréquents, il est aimé, tout comme, pour son bon cœur & sa gaieté. Mais, pardon, mesdames, voilà l'heure de midi; faut que je m'occupe de mon dîner; car pour ce qui est de la friture que monsieur Camille m'a promise, je crois que je ferai bien de n'y pas trop compter... Vot' servante, mesdames.

MADAME DESRIEUX. Au revoir, ma bonne, & merci!

#### SCÈNE IV

LOUISE, M<sup>me</sup> DESRIEUX.

LOUISE. Eh bien, chère sœur?

MADAME DESRIEUX. Eh bien, ma mignonne, je crois que nous touchons le but.

LOUISE. Tu penses que Camille est l'enfant que tu cherches?

MADAME DESRIEUX. Je l'espère de toute la force de mon désir. Que disent les renseignements obtenus à grande peine? que, mû par un sentiment de misanthropie étrange & touchant presque à la folie, monsieur Darcy, ayant subitement rompu avec toutes ses relations, élève sous un costume d'emprunt sa petite-fille, la fille de ma pauvre & chère Émilie, morte veuve à dix-huit ans, en donnant le jour à son enfant. Cet enfant, c'est, ce doit être Camille, qui, toujours selon mes renseignements, est entrée complètement dans les idées de son grand-père, mais que la tendre amitié qui m'unissait à sa mère me fait un devoir d'arracher à une existence absolument en dehors de nos mœurs.

#### ROMANCE.

##### PREMIER COUPLET.

Ah! de là-haut, toi qui me fus si chère,  
Viens m'inspirer!  
De ton enfant je veux être la mère,  
Et l'adorer!

##### DEUXIÈME COUPLET.

Sainte amitié qui, des jeunes années,  
Charmiez le cours,  
Lorsque, plus tard, changent les destinées,  
Durez toujours!

##### TROISIÈME COUPLET.

Combien de fois, quand notre âme est livrée  
À la douleur,  
De l'amitié la parole sacrée  
Guérit le cœur!

##### QUATRIÈME COUPLET.

Ah! de là haut, toi qui me fus si chère,  
Viens m'inspirer!  
De ton enfant je veux être la mère,  
Et l'adorer!

LOUISE. Voudrais-tu séparer Camille de son grand-père?

MADAME DESRIEUX. Je n'y songe point; je veux seulement substituer la convenance, la retenue, les vertus de la jeune fille en un mot, aux fantaisies excentriques & dangereuses du gamin par trop indépendant.

#### SCÈNE V

LES MÊMES, CAMILLE, PIERRE-MARIE.

(*Les dames se reculent un peu à droite & suivent la scène avec attention*)

CAMILLE, *riant*. La farce n'est pas neuve, mais elle est toujours bonne.

PIERRE-MARIE, *riant*. Un hareng saur en place d'une friture!

CAMILLE. Le poisson ne mordait pas, & j'étais lié par une promesse; j'ai donc eu recours au hareng saur.

MADAME DESRIEUX, *s'avançant*. Il paraîtrait que le temps n'est pas favorable à la pêche?

CAMILLE, *à part*. Mes flâneuses de tantôt; elles nous écoutaient; c'est sans gêne! (*Haut*.) Si ces dames désirent du poisson, nous pouvons leur indiquer un pêcheur dont le coup de filet a été plus heureux que le nôtre.

MADAME DESRIEUX. Merci!

CAMILLE. Vous n'en désirez pas? alors... (*Fausse sortie.*)

MADAME DESRIEUX. Êtes-vous si pressé que cela de rentrer?

PIERRE-MARIE. Non.

CAMILLE. Mais si! que dis-tu donc, nigaud?

MADAME DESRIEUX. Peut-être sommes-nous la cause de cette retraite?

CAMILLE. Et quand cela serait?

PIERRE-MARIE. Oh! Camille, comme tu parles!

MADAME DESRIEUX, *à Camille*. Votre camarade est plus poli que vous, mon ami.

CAMILLE. Mon camarade est une poule mouillée; moi, je suis farouche & sauvage.

MADAME DESRIEUX. On dirait que vous en êtes fier?

PIERRE-MARIE. Ne le croyez pas. D'ailleurs, cela ne l'empêche pas d'être très-bon & de n'avoir rien à lui.

CAMILLE. Bavard! qu'est-ce que cela fait à ce dames?



MADAME DESRIEUX. Vous n'admettez pas que nous puissions nous intéresser à vous ?

CAMILLE. Non, certes, pas plus que je n'éprouve de curiosité à votre sujet.

LOUISE. Il est pourtant des sympathies qui se révelent tout d'un coup.

CAMILLE. Quelle plaisanterie ! que l'on s'attache à celui qui, depuis longtemps, partage vos courses aventureuses, très-bien ! mais que, d'une minute à une autre, on éprouve de l'amitié pour quelqu'un qu'on n'a jamais vu, cela n'est ni naturel ni possible.

PIERRE-MARIE. Pour cette fois, Camille, je ne suis pas de ton avis.

CAMILLE. *raillant*. Oh ! oh ! que te prend-il ? Allons, continue, fais tes offres de service à ces dames ; propose-leur une promenade sur l'eau, ou une tasse de lait pur, ou une excursion dans la campagne ; elles accepteront, va ! je n'en doute pas.

PIERRE-MARIE, *aux dames*. Ce serait de bon cœur.

CAMILLE. *frappant sur l'épaule de Pierre-Marie*. Bonne chance & beaucoup d'agrément ; moi, je rentre.

## SCÈNE VI

M<sup>me</sup> DESRIEUX, PIERRE-MARIE, LOUISE.

MADAME DESRIEUX. Vous êtes aussi hospitalier que votre camarade l'est peu.

PIERRE-MARIE. C'est son grand-père qui en est cause ; son grand-père n'aime pas les étrangers, & il a habité Camille à les fuir. Certainement il en vient ici avec lesquels on n'aurait aucune envie de causer, tandis qu'il en est d'autres qui vous inspirent tout d'abord... ce que vous disiez tout à l'heure.

LOUISE, *souriant*. De la sympathie ?

PIERRE-MARIE. Oui.

MADAME DESRIEUX. Vous me paraîsez d'humeur très-douce, comment vous accommodiez-vous de la turbulence de votre camarade ?

PIERRE-MARIE. Je n'ai jamais eu à en souffrir.

LOUISE. Peut-être parce que vous obéissez à tous ses caprices ?

PIERRE-MARIE. Peut-être bien ; mais cela m'est naturel.

MADAME DESRIEUX. Une existence aussi... fantaisiste que me paraît la vôtre & celle de votre ami, ne vous lasse-t-elle jamais ?

PIERRE-MARIE. Lorsque cela arrive, Camille, qui est très-bon, comme je vous l'ai dit, prend un livre chez son grand-père, s'assied auprès de moi sur un rocher, & me fait la lecture pendant des heures entières. Ces jours-là sont mes meilleurs jours.

MADAME DESRIEUX. Vous êtes un aimable garçon ; je veux que nous fassions plus ample connaissance, & comme ce pays nous plaît, nous allons, ma sœur & moi, nous y fixer pour quelques semaines.

PIERRE-MARIE. Oh ! alors, l'occasion de nous revoir ne nous manquera pas. Pour le moment, si

vous n'avez pas besoin de mes services, je vais rôder par là à la recherche de Camille ; je n'aimerais pas à le savoir fâché contre moi.

MADAME DESRIEUX. Au revoir donc, mon enfant !

## SCÈNE VII

M<sup>me</sup> DESRIEUX, LOUISE.

MADAME DESRIEUX, *avec animation*. Ma chère, toutes mes idées sont bouleversées !

LOUISE. Explique-toi.

MADAME DESRIEUX. Mes renseignements ne sont vrais que d'un côté ; de la vue & de l'examen de ces deux enfants jaillit une soudaine & nouvelle clarté : Camille n'est pas l'enfant de ma pauvre Émilie !

LOUISE. Ah ! mon Dieu !

MADAME DESRIEUX. C'est l'autre, c'est Pierre-Marie !

LOUISE. Mais c'est Camille qui demeure chez monsieur Darcy, pourtant.

MADAME DESRIEUX. Ruse de misanthrope, afin de déjouer toute investigation.

LOUISE, *souriant*. Ta vive imagination ne vatt-elle pas un peu loin ?

MADAME DESRIEUX. Je te dis que c'est une révélation ! Cette paysanne de tantôt ne nous a-t-elle pas dit que Pierre-Marie est un enfant étranger au village ?

LOUISE. Camille aussi.

MADAME DESRIEUX. Sans doute ; mais je répète que Camille est là pour déjouer les soupçons.

LOUISE. Sous le toit de monsieur Darcy, au préjudice de l'ayant-droit ?

MADAME DESRIEUX. La mesure entraînait cette conséquence ; mais l'autre enfant, le véritable, demeure aux mêmes lieux ; sa vie est mêlée à celle de Camille : monsieur Darcy ne doit rien ignorer de ce qui le concerne.

LOUISE. Cependant...

MADAME DESRIEUX. Compare à la brusquerie sauvage de Camille l'aimable douceur de Pierre-Marie ; remarque la sorte de faiblesse toute féminine apportée par Pierre-Marie dans ses rapports avec son turbulent camarade. Qui veut toujours courir par monts & par vaux ? Camille. Pour qui la lecture & le repos ont-ils des charmes ? pour Pierre-Marie, Pierre-Marie est l'enfant que je cherche.

LOUISE. Si nous interroignons sa vieille bonne ?

MADAME DESRIEUX. Monsieur Darcy a dû acheter son silence. J'ai quelque chose de mieux !

LOUISE. Pénétrer chez monsieur Darcy & le faire revenir à de plus saines idées.

MADAME DESRIEUX. Ce serait perdre son temps & sa peine.

LOUISE. Quoi donc, alors ?

MADAME DESRIEUX. Tu as lu Homère ?

LOUISE. Oui. Quel rapport ?...

MADAME DESRIEUX. C'est Homère qui me fournit mon moyen. Retournons chez nous ; demain ma-



tin nous reviendrons ici, & tu jugeras si mes sentiments me trompent.

LOUISE, *suivant sa sœur qui s'éloigne.* Homère ! Homère ! *(Riant.)* Je renonce à comprendre & je donne ma langue aux chiens !

## DEUXIÈME TABLEAU

Mêmes décors. Le lendemain matin.

### SCÈNE I

PIERRE-MARIE, *seul.*

Camille m'en veut ; il ne comprend pas que je sois resté à causer avec ces étrangères ; que dirait-il quand il les verra s'installer à Jouvette ? Il est capable de se renfermer dans sa maison comme son grand-père !

### SCÈNE II

PIERRE-MARIE, FANCHON. *(Elle tricote.)*

FANCHON. Te voilà, vaurien !

PIERRE-MARIE. Ce n'est pas moi.

FANCHON. Sans doute. *(Elle s'assied sur une pierre et continue de tricoter.)* Ce n'est pas toi qui as imaginé le hareng saur ; tu n'as pas assez d'esprit pour cela ; mais tu as trouvé ce nouveau tour très-drôle, & c'est comme cela que Camille se voit encouragé dans ses mauvaïsetés.

PIERRE-MARIE. Est-ce que je pourrais le retenir ?

FANCHON. Si personne ne s'amusait de ses malices, il cesserait bientôt de s'y complaire ; mais avec ton air de sainte-n'y-touche, tu ne vaux pas mieux que lui, tu vaux moins même, parce que ta mine est trompeuse, je le disais tout à l'heure à mes locataires.

PIERRE-MARIE. Vos locataires ! vous avez des locataires ? depuis quand donc ?

FANCHON. Eh bien ! mais, depuis hier soir. Ça n'est pas la première fois, il me semble, que je loue ma grande chambre à des étrangers.

PIERRE-MARIE. Ce sont deux dames, deux jolies dames, n'est-il pas vrai ?

FANCHON. Les deux sœurs.

PIERRE-MARIE. Et vous leur avez dit du mal de moi ?

FANCHON. Elles en pensaient trop de Camille ; j'ai rétabli l'équilibre. *(Petite moue de Pierre-Marie.)*

### SCÈNE III

LES MÊMES, CAMILLE.

*(Camille arrive doucement derrière Fanchette et tire prestement les aiguilles de son bas.)*

FANCHON, *debout.* Ah ! le maudit garnement !... Voilà de bel ouvrage !

CAMILLE. C'est pour te faire digérer le hareng saur.

FANCHON. Un mauvais tour n'en efface pas un autre. J'ai eu tort d'essayer de vous réhabiliter dans l'esprit de ces dames.

CAMILLE. Qui ? Celles d'hier ? Je me moque bien de leur opinion, ma foi ! Pour ce que nous nous reverrons, d'ailleurs... *(Profonde surprise.)* Elles !

### SCÈNE IV

LES MÊMES, M<sup>me</sup> DESRIEUX, LOUISE.

*(M<sup>me</sup> Desrieux tient à la main un petit panier qu'elle laisse tomber dès qu'elle est bien en scène, et dont s'échappent un très-beau couteau-poignard, un pistolet de poche et un petit écrin.)*

MADAME DESRIEUX. Que je suis maladroite ! *(Pierre Marie l'aide à relever ces différents objets.)*

PIERRE-MARIE. Le beau couteau ! & que ce pistolet est mignon !

MADAME DESRIEUX. Je donnerais ces deux objets & dix autres avec pour ce que renferme cet écrin. *(Elle l'ouvre et en tire une fort belle bague.)*

CAMILLE, *de loin, tendant le cou pour mieux regarder le bijou.* Comme cela brille !

*(M<sup>me</sup> Desrieux examine Camille avec étonnement, puis elle passe l'écrin à Pierre-Marie.)*

CAMILLE, *s'avançant comme fasciné par la bague.* Je n'ai jamais rien vu de pareil.

PIERRE-MARIE, *avec indifférence.* Ce n'est qu'une bague !

CAMILLE, *s'emparant de l'écrin.* Mais vois donc combien ces pierres blanches, qui étincellent comme des rayons, font magnifiquement autour de cette autre pierre ! Comment s'appelle cette pierre, madame ? Les blanches sont des diamants, je le sais ; mais je ne sais pas le nom de la pierre bleue.

MADAME DESRIEUX. C'est un saphir. Pierre-Marie ne veut-il point examiner cette bague de plus près ? elle en vaut la peine.

PIERRE-MARIE. Les garçons ne se connaissent guère à ces choses-là ; ce beau couteau, à la bonne heure !

LOUISE, *à madame Desrieux et riant.* Toutes deux un peu à droite. J'ai compris, mais Homère est en défaut.

MADAME DESRIEUX. Qui sait ?

LOUISE. Si l'aspect d'une arme fut la révélation d'Achille, ton bijou n'inspire absolument rien de semblable à Pierre-Marie.

MADAME DESRIEUX. Je m'en aperçois trop ; aussi, toutes mes perplexités renaissent.

LOUISE. Comment ?

MADAME DESRIEUX. Regarde, regarde Camille.

LOUISE. En effet, il semble ne pouvoir détacher ses yeux de cet écrin.



MADAME DESRIEUX. Il faut que je tente un suprême & dernier effort. (*Descendant auprès de Camille et appuyant.*) Ce n'est pas parce que ce bijou est d'un grand prix que j'aurais déploré sa perte, c'est parce qu'il me vient d'une femme à laquelle m'unissaient les liens de l'amitié la plus tendre, d'une femme bonne & charmante & à jamais regrettée, de madame Émilie Delaville, née Darcy.

CAMILLE. *grande émotion.* Dieu!

MADAME DESRIEUX, *continuant.* Morte en donnant le jour à une pauvre petite orpheline.

CAMILLE, *s'oubliant.* A moi!

FANCHON et PIERRE-MARIE. Que dit-il?

MADAME DESRIEUX, *les entraînant un peu en arrière.* Chut!

CAMILLE, *au premier plan.* Quoi! cette bague aurait appartenu à ma mère? oh! Dieu! moi qui n'ai jamais rien vu, rien touché qui eût appartenu à ma mère! cette bague a brillé à sa main adorée; ses lèvres s'y sont posées, peut-être, car ce devait être un présent de mon père; peut-être aussi cette bague a été mouillée de ses chères larmes! Oh! que j'en voudrais trouver la trace! (*Elle porte la bague à ses lèvres.*) En baisant cette bague, mon cœur est tout en feu, il me semble y sentir le souffle de ma mère!

#### QUINTETTE.

CAMILLE.

Ma mère! oh! qu'à ce nom je trouve de douceur!  
Il pénètre mon âme & m'embrase le cœur!  
Par lui je me sens transformée.  
Oh! combien je l'aurais aimée!

LES QUATRE AUTRES, *en sourdine.*

Ne nous avançons pas!  
Par ons, parlons tout bas!  
Son âme est soudain attendrie.  
Nous devons respecter sa sainte rêverie.  
Parlons, parlons tout bas!  
Ne nous avançons pas!

CAMILLE.

O vous qui possédez vos mères,  
Fils gorieux ou filles chères,  
Vos cœurs, à leurs accents si doux,  
Sont-ils transportés d'allégresse?  
Et n'est-ce point à deux genoux  
Que vous leur parlez de tendresse?  
Enfants heureux,  
Bénis des cieux,  
Votre bonheur me fait envie.  
Que ne puis-je donner ma vie  
Pour connaître ce saint amour,  
Fût-ce un seul jour!

#### ENSEMBLE.

CAMILLE.

Enfants heureux,  
Bénis des cieux,  
Votre bonheur me fait envie.  
Que ne puis-je donner ma vie  
Pour connaître ce saint amour,  
Fût-ce un seul jour!

LES QUATRE AUTRES.

Enfants heureux,  
Bénis des cieux,  
Votre bonheur lui fait envie.  
Elle voudrait donner sa vie,  
Pour connaître ce saint amour,  
Fût-ce un seul jour!

MADAME DESRIEUX, *s'avançant.* Camille, cette bague que votre mère elle-même a passée à mon doigt & dont je croyais ne me séparer jamais, elle est à vous!

CAMILLE, *les yeux baissés.* Oh! madame, en suis-je digne?

MADAME DESRIEUX. Cela dépend de vous, mon enfant.

CAMILLE. Je vous comprends, madame!

MADAME DESRIEUX. En échangeant ces vêtements contre ceux de votre sexe, vous en prendrez la douceur & la retenue, & vous deviendrez promptement la jeune fille dont votre mère se fût honorée.

CAMILLE. Ma mère! ma chère mère? oh! tout pour elle & pour son cher souvenir!

PIERRE-MARIE. Ainsi, tu n'es pas?... vous êtes?... c'est-à-dire vous n'êtes pas?...

CAMILLE, *souriant.* A-t-il l'air déconfit, ce pauvre Pierre-Marie!

FANCHON. Eh bien, par exemple, vous jouiez joliment votre jeu tout de même! Mais, dites donc, monsieur Camille, non! mamzelle Camille, on aura de la peine à s'y habituer; comme cela, vous ne me ferez plus de tours?

CAMILLE. Rassure-toi, ma bonne Fanchon, je possède un talisman qui m'en ôterait à jamais l'envie!

#### FINALE.

#### ENSEMBLE DU DUETTINO DU PREMIER TABLEAU.

TOUS.

Non! plus d'espièglerie!  
Plus de litanie,  
De malices, de mauvais tours!  
Tout le monde, au village,  
Bientôt croira, je gage,  
Des siècles d'or voir les beaux jours!

PAUL DUBOURG.



## LA CHANSON DU LIN



Je chante le lin qu'on bénit  
Dans les vallons & les montagnes,  
Le lin nourricier, qui fournit  
Le travail aux pauvres campagnes.

Le lin qui protège les mœurs,  
En rassemblant, au seuil tranquille,  
Les parents, les frères, les sœurs  
Autour de l'aïeule qui file.

Sous les doigts prompts du tisserand,  
La trame se remplit sans trêve.  
Lundi la toile s'entreprennd ;  
Samedi soir elle s'achève.

Puis, c'est le tour du blanchisseur ;  
Le lin tissé, dans les prairies,  
S'étend sur la molle épaisseur  
Des herbes hautes et fleuries.

Aux baisers de l'air, du soleil,  
Le lin, qu'à flots clairs l'onde assiége,  
S'embellit d'un éclat pareil  
Aux vierges flocons de la neige.

Et le prodige est accompli !  
Maintenant, taillez dans la toile.  
Comme une aile, au mâât assoupli,  
Qu'elle palpite, blanche voile !

Qu'elle brille au banquet royal  
Sous le vermeil qui la décore !  
Sous le chaume, au repas frugal,  
Qu'elle brille bien plus encore !

Honneur plus grand ! si le soldat,  
Frappé d'une balle trop sûre,  
S'arrache sanglant du combat,  
Qu'on l'effile sur sa blessure.

Linge usé, lambeau sans valeur,  
Il défie encor la risée ;  
Car, transformé par le fouteur,  
Il porté en tous lieux la pensée !

N. MARTIN.



# REVUE MUSICALE

LA PETITE SŒUR D'ACHILLE, opérette en deux tableaux, paroles de M. Paul Dubourg,  
Musique de M. Victor Massé.

Concerts du Vendredi-Saint. — Nouvelles Compositions Musicales.

DANS les œuvres d'art, comme dans la conduite de la vie, ce qui manque le plus souvent aux hommes, c'est le sens moral. Cette direction logique, si nécessaire au jugement droit, ne brille pas dans notre époque de confusion. Les excès d'imagination, les exagérations de sentiment, l'enflure du style sont la monnaie courante des temps de transition. Chacun semble avoir juré de ne ressembler à personne. On doit penser, parler & agir en dehors de la loi commune. En vertu de ce parti pris d'exagération hautaine, on dédaigne comme puéril le côté vrai, le côté simple de la vie; la toute jeune fille prend des allures de femme faite, l'écolier de troisième année tranche du matamore de corps de garde. Le talent de Courbet ne suffit pas à dissimuler les vulgarités scandaleuses de ses toiles. Dumas fils écrit, en bon style, des impertinences inouïes, & Richard Wagner essaie de remplacer, par des hoquets épileptiques, le charme pénétrant de la musique.

Au milieu de ce déluge d'incohérences & de folies, les personnes qui ont conservé les traditions du bon goût, celles qui s'éclairent des lumières de la raison se maintiennent dans le droit chemin. A l'homme de vingt-cinq ans, elles recommandent la sagesse, la modestie, le travail et l'amour du foyer domestique. Aux fillettes, comme aux garçons, elles disent : « Soyez enfants, chères créatures, restez candides, révérez Dieu, tendez la main aux pauvres, puis livrez-vous aux jeux de votre âge. » Et l'homme, guidé par une main sûre, évite les écueils de la route, & l'enfant, conduit dans les sentiers où poussent les roses, y vit avec elles purement & naïvement, ainsi que l'a écrit Marceline Valmore.

Eh bien ! chères lectrices, c'est dans ce petit monde de la nature & de la simplicité que nous

allons aller ensemble, si vous voulez me permettre de vous accompagner. Nous y trouverons la grâce qui charme & le plaisir qui enchante. Nous y verrons, dans un site agreste, de bonnes âmes à la recherche d'un petit lutin sauvage & épineux comme une ronce ; nous assisterons à des péripéties touchantes, à des découvertes inattendues ; nous retrouverons enfin le démon qui se fait ange au nom adoré de sa mère.

Mais ce n'est pas tout : il nous sera donné la bonne fortune d'entendre une charmante musique, une page écrite par un maître, avec cette haute raison qui proportionne la note au mot, le genre à l'âge, la couleur au milieu qui lui est propre ; un artiste qui sait être ce qu'il veut, sérieux avec les hommes mûrs, naïf avec l'enfance, & qui qu'il arrive, toujours vivant, simple & correct.

Ouvrez bien grandes vos oreilles, car vous allez entendre l'opérette de M. Victor Massé : *la Petite Sœur d'Achille*, dont monsieur Paul Dubourg a fait le libretto.

Le duo en ré majeur qui commence la partie vocale de ce petit ouvrage, moitié sérieux, moitié enfantin, est d'une allure vive & enjouée, qui se soutient vaillamment jusqu'à la fin. Le dialogue serré ne se laisse endormir par aucune longueur & la rentrée de Fanchonnette en sol mineur :

Soite plaisanterie,  
C'est trop d'espièglerie,

ramène, en passant par des modulations heureuses, à l'ensemble qui termine le duo. Toute cette partie est accompagnée avec une légèreté que comporte une situation pleine de gaieté, & dont l'interprétation exige beaucoup de finesse.

Le couplet des *Canards* nous a rappelé les beaux jours de notre enfance, le petit théâtre *Séraphin*, où les ombres chinoises mêlaient le drame au vau-



deuille, dans des imbroglis dont nous avons, tout vieux que nous sommes, gardé le souvenir. Certes :

Les canards l'ont bien passé,  
Tire lire lire...

ont donné à M. Massé l'idée ingénieuse de faire revivre le bon temps. Bien vite, il abandonne cette inspiration de l'autre monde, pour en esquisser qui lui sont propres, & qui, positivement, valent beaucoup mieux.

Le premier tableau se termine par un *arioso* en *mi bémol* où se révèlent les qualités de l'éminent compositeur : la grâce, l'expression, la facilité de sa mélodie, & où ne se trouvent à aucune place, le travail & la phrase recherchée. Les accompagnements, variés cependant, ont néanmoins dans la forme une sobriété de bon goût. De charmantes ondulations qui enchaînent avec beaucoup d'art les différentes parties de cet andante, captivent l'oreille & éveillent l'admiration. C'est un de ces effets qu'on remarque dans la phrase en sol bémol :

Combien de fois, quand notre âme est livrée  
A la douleur,  
De l'amitié la parole sacrée  
Guérit le cœur !

Celle qui le termine sur ces paroles :

Ah ! de là-haut, toi qui me fus si chère,  
Viens m'inspirer !

rappelle la meilleure manière de l'auteur des *Noce de Jeannette*.

Ce morceau doit être rendu avec une expression touchante; d'ailleurs, son titre l'indique. *Ariosso* est un adjectif qui, lorsqu'il est pris, comme ici, substantivement, signifie que l'expression d'une pièce de musique doit être d'un caractère large & pathétique.

Le quintette qui commence le deuxième tableau est la page capitale de la partition; il ne serait nullement déplacé dans un ouvrage d'un ordre plus sérieux. Enfermé dans un cadre moins étroit que les morceaux dont il a été question, monsieur Victor Massé a pu donner un libre essor à son remarquable talent. Soli & parties d'ensemble sont à la hauteur des meilleures compositions du maître.

Le joli motif en *la bémol* par où débute ce quintette :

Ma mère ! ah ! qu'à ce nom je trouve de douceur !  
Il pénètre mon âme & m'embrase le cœur !

exprime bien la tendresse filiale qui s'exalte à la pensée d'une mère ravie par la mort.

Le *pianissimo* à quatre parties qui vient ensuite :

Ne nous avançons pas,  
Parlons, parlons tout bas !

est du plus gracieux effet, & fait opposition, par sa couleur douce & recueillie, avec la phrase en solo de Camille. Ce solo, très-habilement écrit, est plein d'élan, de sentiment & de chaleur. La mélodie, large & simple, est encore rehaussée par de savants accords où se succèdent les plus brillantes combinaisons de la science harmonique.

L'ensemble à cinq parties :

Enfants heureux,  
Bénis des cieux,

qui complète ce morceau, doit être chanté *sotto voce*. D'une exécution facile & bien nuancée, il produira un charmant effet.

Il ne nous reste que quelques mots à ajouter, à propos du n° 7 & dernier. Ce finale :

Non, plus d'espégleries,  
Plus de lutineries...

n'est autre que la reproduction partielle du duo dont nous avons parlé en commençant. Il est d'abord doucement attaqué par Camille, puis vigoureusement repris à l'unisson par les cinq voix qui devront certainement, à l'aide d'un brillant *crescendo*, entraîner l'auditoire à des applaudissements unanimes.

Constatons, en terminant cette analyse, qu'il faut un talent doué d'une incontestable souplesse pour écrire de la musique à la portée limitée des voix de jeunes filles, quand on a su produire *Galathée* & tant d'autres belles pages d'un ordre supérieur.

..

Plusieurs concerts de musique sacrée ont été organisés à l'occasion du vendredi saint : d'abord, au Conservatoire, où l'on a entendu les œuvres de Beethoven, d'Haydn & de Mendelssohn, exécutées avec un ensemble magistral. Nous avons été surpris de lire sur l'affiche, en ce jour de deuil & de prières, *le Songe d'une nuit d'été*. Monsieur Verrimst, qui tenait place sur le programme, a fait exécuter le *Kyrie* de sa cinquième messe, lequel a produit un grand effet.

Le même soir, au concert Padeloup, on a entendu *le Messie* de Hændel, *la Création* d'Haydn & la partie la plus importante du *Requiem* de monsieur Leneveu.

Nous avons blâmé très-récemment la manière, à la fois bruyante & obscure avec laquelle monsieur Massenet, disciple de Wagner, avait traité le *Don César de Bazan* de Victor Hugo. Nous devons aujourd'hui, guidée par le sentiment de la justice dont nous ne saurions nous départir, rendre un hommage sincère au jeune musicien.

*Marie Magdeleine*, drame sacré, représenté à l'Odéon le vendredi saint, est certainement l'œuvre la plus complète & la plus remarquable de monsieur Massenet, qui a composé beaucoup de musique.



Le sujet, la forme, la couleur, tout nous semble distingué dans cette page éloquente, empreinte d'un vrai sentiment religieux.

Le premier chœur des femmes à la fontaine & le chant de la Magdaléenne :

O mes sœurs, je veux fuir loin des bruits de la terre !  
ont profondément impressionné l'auditoire par leur couleur grave et mélancolique.

Une prière en chœur & sans accompagnements, des disciples de Jésus :

Dieu d'Israël, notre père,  
est un morceau de grand style.

Le Calvaire, qui a puissamment ému les assistants, est une page très-élevée & très-dramatique.

L'air chanté par la Magdaléenne, à genoux près du tombeau :

Il allait consoler toute faiblesse humaine,

est plein de charme & de mélodie.

Les chœurs & l'orchestre, sous la direction de monsieur Colonne, se sont montrés à la hauteur de cette composition hors ligne.

Courage, monsieur Massenet, continuez à suivre cette voie, & l'avenir vous ouvrira les portes de la renommée.

Voici les titres de plusieurs morceaux de piano qui répondront à la demande de quelques-unes de nos abonnées :

*La Partenza*, par Albert Sowinski, moyenne difficulté; *Caprice-Valse & Villanella*, par Renaud de Vilbac, facile; *Célèbre Menuet de Boccherini*, arrangé pour piano à deux & à quatre mains, par H. Valiquet, facile; *Rigodon*, par E. Nollet, un peu moins facile; *les Délices & Rêve doré*, deux jolies valse de Georges Lamothe, faciles.

MARIE LASSAVEUR.

## ÉCONOMIE DOMESTIQUE

### CHARTREUSE DE PIGEONS.

Faites revenir les pigeons dans le beurre, mouillez avec vin blanc & consommé; ajoutez des carottes en rondelles, des navets en dés, des laitues ficelées, un bouquet garni; laissez cuire. — Faites cuire à part des petits pois & des haricots verts. — Beurrez le fond d'une casserole peu profonde, arrangez au fond les rondelles de carottes, mettez au-dessus les pigeons & les laitues, remplissez avec les autres légumes & la sauce, laissez mijoter & renversez adroitement la casserole, de sorte que le plat conserve une forme arrondie.

### ÉCREVISSES FARCIES.

Cuire les écrevisses dans l'eau bouillante, avec sel, poivre, persil, oignon coupé en quatre. Quand elles sont cuites, il faut en retirer la chair, en prenant bien garde de ne pas casser la coquille du corps de l'écrevisse. Hacher tout ce que l'écrevisse a de bon avec un peu de persil & d'estragon, gros comme une noix de mie de pain trempée dans du lait & de la poudre de truffes.

Remplir les carapaces des écrevisses avec cette farce; mettre les écrevisses sur le dos dans une casserole avec du vin blanc & les laisser réchauffer avant de les servir.

Avec les coquilles qui n'ont pas servi, on peut faire un petit coulis que l'on versera sous les écrevisses.

### ENTREMETS ANGLAIS.

125 grammes biscuits à la cuiller, 125 grammes macarons, confitures de groseilles ou de fraises; trois quarts de litre crème fouettée à la vanille, un verre de vin blanc sec & un petit verre d'eau-de-vie.

Disposez, dans un plat assez profond, une couche de biscuits rompus en trois, une couche de macarons concassés; arroser de vin blanc & d'eau-de-vie, recouvrir de crème fouettée. Recommencez de nouvelles couches & finissez par la crème fouettée. Laissez reposer une demi-heure au frais, avant de servir.



## CORRESPONDANCE

JEANNE A FLORENCE

**A**s-tu toujours ta belle passion d'autrefois pour les fleurs, ma gentille Florence ?

Si oui, permets-moi de te parler plantes & jardinage, à propos d'une visite fort agréable que nous fîmes, hier, Thérèse, son père & moi, à un vieux monsieur, compagnon d'armes de monsieur T... & grand amateur d'horticulture.

Ce monsieur, officier retraité, comme le père de notre amie, habite un assez grand appartement situé au cinquième, non loin du parc Monceaux ; & il a trouvé moyen de créer là, presque dans les nuages, un petit recoin fleuri ravissant.

Son appartement, disposé en encoignure, à l'angle d'une rue nouvellement percée & d'un boulevard extérieur, est exposé de telle sorte qu'on y peut faire de la culture aux fenêtres du sud, du nord & de l'ouest ; sans compter certain balcon, presque aussi large qu'une terrasse, où il pousse des lilas au printemps & des fruits — oui, de vrais fruits, ma chère ! — en automne. Aurais-tu cru qu'une semblable merveille pût jamais se trouver dans l'intérieur de Paris, autre part que chez un horticulteur de profession ?

Mais tu es curieuse, j'en suis sûre, d'avoir quelques détails sur l'organisation de ces jardins suspendus — qui n'ont rien de commun, crois-le bien, avec ceux de feu Sémiramis !... — Car si tu n'habites pas un cinquième étage, — position élevée qui fait peu d'envieux, en général ! — du moins tu possèdes aussi des fenêtres, & peut-être ne serais-tu pas fâchée de les voir décorées d'un peu de verdure & de fleurs, pendant la belle saison. C'est si frais, si charmant, les fenêtres enguirlandées de feuillage !

Voyons mes souvenirs sont-ils fidèles ? il y a, à ta jolie maisonnette, deux expositions distinctes : le midi sur le devant, & le nord sur le derrière ; la salle à manger s'éclaire au nord, & ta chambre à coucher au midi, n'est-il pas vrai ?

Eh bien, si tu veux en croire ma science horticoles de fraîche date, tu commenceras, comme l'ami de monsieur T..., par établir, sur chacune des fenêtres de ta chambre, une caisse plate-bande

qui tiendra toute la largeur de l'appui & sera aussi haute que large. Tu rempliras cette caisse de bonne terre de jardin, que tu mélangeras, à parties égales, de terreau de couche ; puis tu planteras à chaque extrémité un arbuste grimpant, qui encadrera bientôt tes fenêtres de la façon la plus élégante & la plus gracieuse. Tu as le choix, pour les arbustes, entre la glycine aux adorables grappes d'un bleu mauve, le jasmin blanc avec ses mignonnes étoiles, son suave parfum & ses feuilles découpées ; la bignone ou jasmin de Virginie, aux grandes fleurs d'un rouge éclatant, les rosiers grimpants, les clématites & toute la famille des plantes sarmenteuses.

L'inconvénient de ces plantes, c'est qu'elles croissent très-vite, pour la plupart, & à cause de cela, formeraient bientôt, si l'on n'y prenait garde & les laissait s'étendre à volonté, une vraie forêt vierge devant les fenêtres, forêt de lianes fleuries, qui, toute pittoresque & charmante qu'elle pourrait être, ne tarderait pas à obstruer le jour, la vue & l'air dans l'appartement. Or, l'air, la vue & le jour étant choses de première nécessité, il faut surveiller avec soin l'esprit d'accaparement de ces ambitieux arbustes, & les arracher, sans pitié, pour les remplacer par d'autres plus jeunes & plus souples, s'ils refusent de se laisser docilement diriger. On a toujours la ressource, du reste, de palissader les rameaux par trop envahisseurs, contre la muraille de la maison, en dehors de la fenêtre, ce qui est bien joli aussi.

Pour en revenir à l'ornementation de nos plates-bandes aériennes, tu pourras placer au pied des arbustes grimpants, à chaque bout des caisses, soit des rosiers de l'île Bourbon, soit des pétunias. Ces derniers sont de couleurs très-variées : il y en a de roses, de blancs, de violets, de panachés, de striés, etc., etc. Ce sont des plantes peu coûteuses, qui remontent sans cesse & exhalent, le soir, un suave parfum.

Les géraniums ou pélargoniums, se plaisent encore à merveille à l'exposition du midi ; de même que les myrtes, les grenadiers, les oranges, les lauriers-roses. Et il te sera d'autant plus



facile de te donner le plaisir de cultiver ce genre d'arbustes que tu as une cave bien sèche, bien éclairée, où la gelée ne pénétrera jamais & où tu pourras les mettre hiverner; car, tu le sais, ils ne supportent point la saison rigoureuse à l'air libre.

Par exemple, il faudra t'arranger de façon à ne placer, dans la partie du milieu de tes plates-bandes, que des plantes assez basses pour te permettre de regarder au dehors quand la fantaisie t'en prendra, ou de t'appuyer sur la balustrade de la fenêtre.

Choisis, je suppose, du réséda, des rosiers nains, des rosiers du Bengale, des chrysanthèmes de la Chine, de jolies pensées, & aie bien soin, durant les heures très-brûlantes du jour, d'abriter ces fleurs, que le soleil brûlerait infailliblement, par une sorte de petit store en coutil que tu suspendras au-dessus d'elles, & qui, en servant de parasol à ces fraîches créatures du bon Dieu, sera encore un ornement pour ta fenêtre.

Une autre excellente précaution serait d'avoir quelques-unes de ces plantes basses en pot. Cela te permettrait de transporter les plus délicates, de onze heures du matin à cinq ou six heures du soir, sur la fenêtre de ta salle à manger, située au nord, & auprès de laquelle tu ne serais peut-être pas fâchée toi-même de te réfugier, en leur compagnie, quand la chaleur deviendrait trop grande dans ta chambre exposée au midi.

Cette fenêtre du nord serait moins brillamment ornée que les fenêtres du midi; mais tu pourrais encore la décorer fort agréablement de lierre, la seule plante, du reste, qui se plaise à cette exposition. — Pour aider le lierre à grimper gracieusement, encadre, si tu veux, ta fenêtre d'un léger treillage peint en vert & terminé, du haut, par un ou deux cerceaux formant cintre.

Le lierre s'appuiera contre; & comme son robuste tempérament permet, en toute saison, de le tailler, d'en rogner les jeunes pousses, à mesure qu'elles se forment, sans le faire souffrir, tu dirigeras ton encadrement absolument comme tu l'entendras, & ta fenêtre sera tapissée de verdure, hiver comme été. Tu peux compléter cet ornement commode par une suspension attachée en haut de la fenêtre, & dans laquelle tu planteras un saxifrage, dont les feuilles rougeâtres et verdâtres, veinées de blanc, forment une belle touffe, terminée par des filets qui retombent tout autour avec grâce & ont quelque ressemblance avec les coulants, munis de petites touffes de feuillage, qui s'échappent des fraisiers.

L'ami du père de Thérèse, à qui je dois tous ces détails, & qui les avait puisés lui-même, paraît-il, dans un excellent ouvrage, *le Jardinier des fenêtres* de monsieur Jules Remy (1), l'ami de monsieur T..., dis-je, avait orné les côtés de sa fenêtre,

au nord, de deux pieds de digitales, l'une rose, tachetée de rouge, l'autre blanche, dont les tiges droites & élégantes produisaient un charmant effet.

Pour l'ornementation du milieu de cette fenêtre, il m'a nommé différentes plantes basses, telles que le muguet, la pervenche, la violette, les hépatiques roses & bleues, les mimulus, l'hypericum... Connaissais-tu ces deux dernières, toi, Florence? moi, j'avoue, à leur égard, ma complète ignorance!...

Mais je gage que tu es très-surprise de ne m'entendre prononcer nulle part le nom de ces plantes grimpantes, si connues & si jolies pourtant, & que tout le monde aime : les volubilis, les capucines, les gobéas, les haricots rouges & blancs, la vigne vierge?... c'est que, mon amie, tout cela ne se plairait nullement à l'exposition du nord & du midi. Il faut à ces plantes, ainsi qu'aux lilas, qu'il est possible de cultiver admirablement en pot ou en caisse, même sur le balcon, l'exposition de l'est.

Les juliennes, les agérats, les véroniques & les chrysanthèmes de Chine, les renoncules, le réséda, les pensées, y fleurissent aussi à merveille.

En compensation, l'héliotrope, la rose & l'œillet, s'y délassent complètement!

Comme plante tombante, pour la suspension des fenêtres à l'est, prends l'espèce de cactus rampant, dit *serpentine*, voire même encore le saxifrage veiné de la fenêtre du nord.

Les fenêtres, à l'ouest, sont particulièrement bonnes pour la culture des rosiers; du reste, on y peut mettre toutes sortes de fleurs, & même y semer toutes les graines que l'on veut, graines de plantes vivaces, de plantes d'automne, etc., car des diverses expositions dont je viens de parler, c'est la meilleure pour les travaux de jardinage.

Pour en revenir aux rosiers, l'ami de monsieur T... en a de superbes. Il les achète toujours jeunes & de petites dimensions; il les taille; il les rempote dans un mélange de terre de bruyère et de terre de jardin, et, quand vient la saison des roses, il n'en laisse jamais aucune porter des fruits, car il paraît que cela compromet beaucoup la floraison pour une autre année.

Cet aimable horticulteur m'a encore donné bien des détails intéressants sur la culture des pensées, des résédas en arbre, des violettes doubles en éventail, etc., etc.; sur la manière de faire certaines boutures, ce qui est très-amusant!...

Mais, l'espace me manquant, j'ai bien envie de remettre ces détails, qui, peut-être t'intéresseraient aussi, à notre correspondance du mois prochain. Je ne veux cependant pas finir sans te donner une recette pour conserver frais, le plus longtemps possible, ces jolis bouquets de *ne-m'oubliez-pas*, que tu aimes tant, & qui, en ce moment, poussent en si grande abondance le long des ruisseaux, des sources & des cours d'eau.

« En général, m'a dit, à ce propos, l'ami du père de Thérèse, lorsque l'on veut conserver un peu longtemps un bouquet, il suffit de mettre un

(1) Un volume. Librairie agricole de la Maison Rustique, 26, rue Jacob. Prix : 3 fr. 50.



morceau de charbon de bois dans l'eau qui contient les fleurs, quelles qu'elles soient, afin que l'eau se corrompe moins rapidement; mais, pour le myosotis, ce moyen serait insuffisant; aussi, voici ce que je fais pour en avoir toujours des pots fleuris sur ma fenêtre : je ferme, à l'aide d'un petit bouchon, le trou qui est au fond d'un pot à fleurs, en terre ordinaire; puis, je remplis à moitié ce pot, de sable que je mouille largement; j'enfonce alors un grand nombre de tiges de *ne-m'oubliez-pas* bien longues, bien fraîches, & munies de beaucoup de

boutons non fleuris, dans ce sable; puis quand j'ai formé de la sorte une jolie touffe, dépassant comme un bouquet l'orifice de mon pot de fleurs, je remets encore du sable, puis encore de l'eau, que je renouvelle de temps en temps, & mes myosotis se conservent frais et toujours fleurissant pendant une éternité. »

Cette fois, je me sauve... Adieu, chérie! — Au mois prochain le reste, si je ne t'ai pas paru trop ennuyeuse aujourd'hui!

JEANNE.

## MODES

L'Exposition de peinture a permis aux élégantes d'exhiber les fraîches & charmantes toilettes que le printemps retardataire n'a pas daigné éclairer de son soleil.

Nous avons vu défiler les modes les plus distinguées, comme aussi les plus excentriques. C'est parmi les premières, bien entendu, que j'ai choisi celles que je vais indiquer aujourd'hui.

Les chapeaux sont généralement plus ornés de fleurs que de plumes; fort peu ont des brides. Les guirlandes rondes dominent.

On voit toujours des dolman, des paletots à grandes manches; quelques-uns avec de petits capuchons en dentelle. Ils sont garnis d'effilés, de dentelle, & sont plus ou moins soutachés & brodés. J'ai remarqué un fort beau dessin exécuté en petites perles fines de jais & d'acier mélangées. C'était d'un fort joli effet. Boutons semblables. — J'ai vu des manteaux blancs, brodés de petits galons d'argent & de perles de jais. C'est très-élégant & ne peut être porté qu'en voiture.

Je dois signaler une nouveauté, bien que je ne la trouve pas très-heureuse : ce sont des costumes entiers composés avec des cachemires de l'Inde. Il faut les réserver, selon moi, pour robes de chambre, quand ils ne peuvent plus faire l'office de châles.

Voici une toilette noire qui m'a paru de très-bon goût; je me suis promis de la décrire, d'autant plus que j'ai su qu'elle était en gaze de Chambéry teinte, & le jupon confectionné avec une ancienne robe de soie. Ces renseignements pourront, je pense, servir à l'occasion.

Le jupon est en soie noire. Sur les lés du devant seulement, sont posés trois volants plissés en gaze de Chambéry noire, à raies satinées. Le dessus des plis doit être fait avec la rayure de satin. Le derrière de ce jupon est formé par trois pouffs de gaze prenant à la taille, & descendant jusqu'en bas, à la hauteur de 60 centimètres. Ils sont étagés. Chaque pouff est serré & retenu par des traverses de ruban, au milieu desquelles se

trouve un nœud, avec bouts augmentant chaque fois de longueur.

La petite jupe ne se compose que d'un devant en gaze rayée, dont les pans rejoignent la taille de côté & retombent sur le jupon. Comme garniture, un petit volant plissé. — Le corsage est montant, entièrement doublé & ouvert. — Manches plates s'arrêtant au coude, avec un haut volant plissé. — Sur le corsage, petit fichu formé d'entre-deux & de guipure noire; il croise par devant & entre dans une ceinture à nœud derrière. Le fichu est retenu deux fois dans le dos par un petit nœud de ruban; la première fois, très-haut, au cou, sous la ruche de guipure, qui forme collerette; la deuxième fois, plus bas, à la pointe. Les bouts des nœuds doivent aller en gradation, depuis celui du cou jusqu'à celui du bas du jupon. — Chapeau de paille noire à bord de velours relevé. Nœud de faille noire sur la calotte. — Guirlande de roses placée en dessous du bord.

Si l'on veut égayer cette toilette, on remplacera tous les rubans noirs par des rubans de couleur.

Voici encore un modèle de costume habillé pour jeune femme. Je le ferai suivre de la description de deux toilettes de jeunes filles qui m'ont semblé charmantes & faciles à copier.

Le jupon est en faille bleu de ciel très-pâle (on peut le faire en sultane); sur le devant, des petits volants montent jusqu'à la taille; les lés de derrière forment un seul gros pouff & sont assez à queue.

— Petite tunique en taffetas marron clair. (Elle pourrait être en foulard ou en sicilienne.) Elle fait seulement postillon sur le pouff, écarte devant, & retombe, sur les côtés, en deux pans assez longs. Le tout est garni de dentelle blanche, ou de simple guipure de laine. — Chapeau de paille de riz, forme Henri III. Bord de soie marron, nœud de soie bleue & plume frisée marron. En dessous du chapeau, & un peu en arrière, branches de lilas blanc. — Ombrelle de dentelle blanche, doublée de bleu pâle.

Le premier costume de jeune fille est en étoffe



algérienne d'un bleu un peu vert. C'est un très-joli tissu uni, nouveau & peu cher : 4 fr. 50 cent. le mètres, sur 1 mètre 40 centimètres de largeur. Le jupon noir, en soie ou en alpaga, est à petits volants froncés & en biais. Chaque volant est liseré d'étoffe bleue, semblable à celle du costume, lequel se compose d'une jupe simplement ourlée, relevée en draperies, laissant beaucoup de longueur par derrière, & beaucoup de plis par devant, puis d'une veste assez longue, *boutonnant double*. — Revers & col, le tout en pareil. piqué deux fois au bord. — Boutons en soie bleue, en nacre, ou en argent. — Cravate de soie noire. Chapeau rond en paille noire. En dessous du bord de velours, petite guirlande de ne-m'oubliez-pas. Rose de côté.

Le second costume est marron & écru.

Le jupon est en mohair brillant marron. Il n'a qu'un seul volant plissé très haut.

Polonaise en foulard écru, garnie tout autour d'une petite guipure de même couleur. Le corsage est ouvert. — Petit fichu, montant au cou & croisant devant, en étoffe semblable à la polonaise & orné de même. Un nœud de taffetas marron à longs bouts est placé derrière sur la pointe du fichu, & un autre moins long sur le devant, à l'endroit où il se termine. — Nœuds marron sur les manches.

Chapeau de paille marron orné de plumes & de faille. Églantine rosée de côté. — Gants de Saxe. — Ombrelle écru, avec guipure de même nuance, doublée de marron. — Éventail en bois, à raies écruées & brunes.

La polonaise, en foulard écru, peut être remplacée par une polonaise en linon ou en batiste, plus ou moins brodée. Souvent la broderie est en fil écru, mélangé de palmes de la même couleur que le jupon, & la ceinture ou l'écharpe qui relève le costume.

On voit des satins d'Alsace à dessins nouveaux ravissants; des percales rayées faisant de charmants jupons. Je ne résiste pas à faire la description de la toilette de deux sœurs, qui, bien qu'en étoffe ordinaire & confectionnée par elles-mêmes, avait l'approbation générale.

Le jupon est en percale rayée rose & blanc. Les plis du devant sont plissés entièrement & de façon que la rayure rose forme le côté extérieur du pli, lequel, par conséquent, doit avoir la même largeur que la rayure. De petites ruches en percale, faites

avec la rayure en travers, se posent en longueur sur les plis en remontant, de cinq en cinq plis.

Longue jupe & corsage en satin d'Alsace, fond blanc, à bouquets Pompadour. La jupe tombe beaucoup en arrière, & est retenue en pouff à la taille par un large ruban rose. Un ruban plus étroit fait un nœud au cou, & retombe en pans très-longs. — Le corsage est ouvert & garni, ainsi que la jupe & les manches, d'un plissé à la vieille en étoffe pareille. Dans l'intérieur du corsage, on met, selon le temps, ou une chemisette blanche, ou un gilet de percale à raies roses. Chapeau de paille de riz, avec guirlande de fleurs de différentes couleurs, rappelant celles de la satinette.

Pour les jours de grande chaleur, on prépare des toilettes de mousseline. Il y a de jolies dispositions nouvelles. Avec ces étoffes transparentes, il faut éviter les doubles jupes, qui produiraient une désagréable confusion dans les dessins. Les jupons devront être très garnis par derrière, & les polonaises seulement à postillon.

Je ne veux pas oublier ma promesse au sujet des enfants, & je terminerai par eux.

Le bleu est toujours la couleur dominante pour leurs petits costumes, quelle qu'en soit l'étoffe : soie, popeline, cachemire, etc.

J'ai vu de délicieux petits costumes en popeline, bleus, liserés de marron. Jupe plissée, large ceinture marron, chapeau de paille marron, avec longue plume bleue, tournant tout autour.

Puis des costumes ordinaires, en toile gros bleu liserés de blanc; de plus soignés, brodés de fil blanc ou de fil rouge, de jolies petites toilettes en nankin tout uni, avec larges ceintures de laine rouge ou de laine bleue; des costumes ordinaires, drap uni ou chiné; des robes en broderies anglaises avec dessous blancs ou de couleurs & larges ceintures assorties. Du piqué blanc, du coutil, etc. Plus les costumes sont unis, mieux ils vont aux enfants, pour qui ne sont pas faits les volants & les garnitures.

On continue à leur mettre de grands cols carrés, soit en toile, soit en broderies.

Les petits garçons portent, selon leur âge, la jupe plissée & la large veste, ou la petite blouse & le pantalon demi-long. On leur fait de charmants petits paletots de drap gris clair, pantalon semblable. Bas rouges, chapeau marin avec ruban noir.

## VISITES DANS LES MAGASINS

Il semble enfin, mesdemoiselles, que les toilettes aient une tendance marquée vers la simplicité; mais attendons l'hiver pour chanter victoire. Les costumes d'été prêtent à la simplicité, les étoffes que l'on emploie étant moins coûteuses que celles des costumes d'hiver. Les préférences sont, en ce moment, pour les toiles d'Oxford, les batistes

bleues & écruées; les batistes d'Écosse, teinte unie ou fond blanc, à rayures roses formant petits carreaux. Ces étoffes sont destinées à faire de fort jolis costumes pour la campagne, les bains de mer, les eaux. Il ne faut pas surcharger ces costumes de guipures, de dentelles. Pour vous tirer d'embarras dans le choix d'une garniture simple



& nouvelle, je vous apporte de bons renseignements pris aux *Galerias de Choiseul*, 36, rue Neuve-des-Petits-Champs. Je crois vous avoir parlé d'une passementerie corde en fil écru, qui sera charmante, posée sur un costume en grosse toile bleue, & qui plus est, a l'avantage de se laver sans s'abîmer. — Une autre passementerie, plus nouvelle & qui se lave aussi, se fait en laine & au crochet. On trouve douze tons différents dans les nuances écruées & beiges. Vous avez encore pour garnir ces costumes, les tresses mohair & Hercule, — ce dernier nom vous donne une idée de la force de la tresse, — elle diffère de la première en ce que les côtes sont plus grosses & forment relief. Elles se font en toutes couleurs, & l'on en trouve depuis 1 centimètre de largeur jusqu'à 3 centimètres. On m'a montré, aux *Galerias de Choiseul*, une nouvelle guipure, dans les teintes beiges, en laine naturelle, destinée aux tissus beiges; puis, pour toilettes habillées (ceci n'est point pour vous, mesdemoiselles), des guipures en soie de couleurs claires d'une finesse extrême, des effiles, des passementeries en soie noire avec mélange de perles en jais, en acier & en acier bleu. Ce mélange d'acier est joli. Les perles sont disposées par chaînettes en long, supportant à l'extrémité une olive en passementerie; elles séparent, à distances égales, la frange en soie. Un filé simple se compose d'une frange, moitié en soie, moitié en perles de jais; la même se trouve avec perles d'acier.

Si l'on emploie, pour garniture de costume ou de pardessus, une fantaisie avec perles, il faudra compléter l'ornement par des boutons répondant à la couleur des perles. Les *Galerias de Choi-*

*seul* en ont un grand choix, ainsi que de boutons, en bronze & bronze florentin, travaillés.

Les rubans pour ceintures & écharpes offrent une grande variété de teintes; il s'en fait de bien des genres; les plus nouveaux sont : 1° ceux de deux tons sans envers, un côté mauve, l'autre violet; de deux couleurs : rose, envers noir, bleu, envers rose. 2° Ceux à rayures égales de deux couleurs, une rayure en faille unie, l'autre en moire. Ces rubans se trouvent dans toutes les couleurs; la largeur commence à 3 centimètres & va jusqu'à 18 centimètres. Pour tour de cou, il y a des rubans en moire, en faille, en velours dont l'envers est en satin de couleur. Les jeunes filles adroites, qui veulent faire leurs chapeaux, trouveront aux *Galerias de Choiseul* toutes les garnitures & accessoires obligés.

Terminons, si vous voulez bien, par des renseignements sur la machine à coudre la *Silencieuse*. Monsieur Pouillien a fait fonctionner devant moi les différents guides que je vous ai déjà indiqués & dont le perfectionnement est la préoccupation constante de l'ingénieur de cette machine à coudre.

J'ai été émerveillée de la facilité avec laquelle on soutache, on pique, on fronce & l'on pose les volants. Ces guides simplifient le travail & lui enlèvent ce qu'autrefois il avait de difficile.

Quant à la solidité des coutures, des piqures, le point de navette, piqure des deux côtés, est indécousable & sans envers. C'est vous dire que, pour découper l'ouvrage, il faudra prendre des ciseaux & couper chaque point. S'adresser à monsieur Léon Pouillien, 30, rue de Richelieu, en face la fontaine Molière.

## EXPLICATIONS

### GRAVURE DE MODES

Modes & robes de M<sup>lle</sup> Tarot, 4, rue Favart.

*Première toilette.* — Robe en faille de deux tons; dans le bas, deux volants, le premier de nuance claire, le second de nuance foncée; ces deux volants font le tour de la robe, qui forme traîne derrière. Le devant est garni de deux volants, au-dessus des deux qui font le tour, en alternant un clair, un foncé; la jupe de la robe est garnie d'une haute dentelle qui est fixée en dessous du corsage devant, & qui orne la traîne; nœud en faille de nuance foncée, placé sur le côté, & large nœud de ceinture à longs pans frangés de nuance foncée. — Corsage à basque plissée derrière; il est ouvert devant avec revers de nuance foncée & garni d'un petit volant. — Manche fermée avec revers garni d'un volant remontant d'une dentelle. — Col ouvert ruché en dentelle. — Sous-manche plissée en dentelle. — Chapeau à bords relevés en paille blanche, orné d'une torsade de rubans de faille de deux tons; touffe de plumes de nuance foncée; derrière, nœud retenant une plume de nuance claire.

*Deuxième toilette.* — Costume en cretonne anglaise

de deux tons. — Jupe garnie dans le bas de deux volants; au-dessus du dernier volant, un large biais plissé de nuance foncée. — Polonaise avec revers de nuance foncée; la jupe de la polonaise est relevée derrière au milieu & sur les côtés; large poche sur les côtés, nœud avec longues coques & pans de nuance foncée. — Manche avec volant à plis creux de nuance foncée, doublé de nuance claire. — Fraise Médicis. — Manche assortie. — Chapeau en paille avec bords arrondis relevés de chaque côté; draperie en tulle noir; sur le côté, nœud en moire à longs pans retombant derrière, & agrafe en jais; roses mêlées dans la draperie en tulle, petite touffe de plumes & aile, torsade de ruban moiré.

*Toilette de petite fille.* — Costume en Sicilienne. — Jupe garnie de deux petits volants froncés, liserés de taffetas. — Polonaise avec pointe. — Jupe formant pouff, ornée de cinq petits liserés; nœud en petit ruban de taffetas fixé à l'encolure & tombant avec de longs pans, derrière; à la ceinture nœud plus large en taffetas. — Chapeau en paille belge, bordé de velours noir; un ruban en velours noir entoure la calotte & retient un petit bouquet de roses & de myosotis qui est posé sur la calotte & sur le bord du chapeau; nœud avec pans en velours noir.



## SIXIÈME CAHIER

A. M. enlacés. — Volant. — Garniture. — Tablette d'angle. — Écran Bristol. — H. M. — Garniture pour jupon. — Fichu ouvert. — Costume d'intérieur. — Volant à plis quadruples. — Costume de campagne pour petite fille. — Mouchoir. — M. D. enlacés. — Rideau pour petit salon de campagne. — Julie. — Petite garniture. — Entre-deux. — Couverture au crochet. — E. M. — Parure. — J. D. — Écusson avec A. G. — Valérie. — Brosse essuie-plumes.

### PLANCHE VI

#### PREMIER CÔTÉ

Chemise à pièce brodée.

#### DEUXIÈME CÔTÉ

Polonaise pour petite fille de sept à huit ans,

## ÉCRAN BRISTOL

Voir au cahier de ce mois le croquis & le détail avec indication des nuances pour la broderie.

Pour donner plus de fermeté au bristol, on peut, avant de le broder, coller derrière une mousseline. On ne découpera le contour de l'écran que lorsque la broderie sera terminée.

Nous donnerons le mois prochain un second écran pour compléter la paire.

## TAPISSERIE COLORIÉE

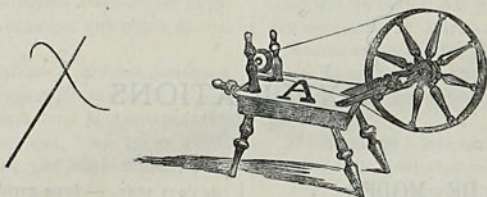
BANDE pour ameublement, bouquet de fleurs des champs.

On peut faire cette bande en point ordinaire, en point capitonné ou au petit point. Avec ce dernier point, on peut broder les épis au passé.

Le mot de l'Énigme de Mai est : *MARABOUT.*

*EXPLICATION DU RÉBUS DE MAI : Quand l'arbre est tombé, tout le monde court aux branches.*

## RÉBUS



TE





N° 3895.

*Modes de Paris*  
**Journal des Demoiselles**  
 ET PETIT COURRIER DES DAMES REUNIS.

Paris, Boulevard des Italiens, 1.

*Quin*

*Modes et Coiffes de Madame Tarol, Rue Favart, 4.  
 Fourneurs de la Compagnie des Indes, Rue de Grenelle St Germain, 42.  
 Rubans et Passementiers des Galeries de Choiseul, Rue N. des Petits Champs, 36.  
 Machines à Coudre de la Silencieuse, Rue de Richelieu, 30.  
 Coiffures de la maison Marchal, Rue du faubourg St. Honore, 23.  
 Parfums de la maison Pinaud, Boulevard des Italiens, 30.*

117, RUE DU FAUBOURG ST. HONORE, PARIS.



